

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE

	Pages.
EMILE SIMON.....	L'Œuvre de Marcel Arland..... 415
M. L. BIANQUIS.....	Poèmes..... 444
RAYMOND LOIR.....	Contes d'Orient..... 446
ROLANDE NAJAR.....	Le chemin sacré des dieux..... 455
TEWFIK EL-HAKIM.....	Montmartre..... 459
BERNARD DES ESSARDS...	L'entrée de la Toscane dans l'Unité ita- lienne (<i>suite</i>)..... 470
SALAH ED-DIN ZUHNI.....	Chiens... et Gens..... 500
CÉLINE AXELOS.....	Poèmes..... 509
JEAN DUPERTUIS.....	Chronique littéraire..... 515



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- J. B. TRÉCOURT. — Mémoires sur l'Égypte en 1791 (annotés par G. Wiet).
GRANDBOIS. — Les voyages de Marco Polo.
E. BOIS. — Le malheur de la France (Éditions Hachette).
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte. L'Anglais sans peine (Méthode Assimil).
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
MAURICE COINDREAU. — La farce est jouée (25 ans de théâtre).
JEAN GÉRARD FLEURY. — L'Amérique du Sud.
YVES LE KERDECQ. — L'évasion d'un Saint-Cyrien.
JEAN RAY. — Le Japon, grande puissance.
Rév. Père AYROUT. — Mœurs et coutumes du Fellah.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
ZWEIG. — Brésil, Terre de l'avenir.
GEORGES BERNANOS. — Lettre aux Anglais.
HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
F. MAURIAC. — La Pharisienne.
JOBIN. — Visages littéraires du Canada français.
GÉRARD DE CATALOGNE. — Notre Révolution (2 volumes).
SERGE FLEURY. — L'Impératrice Eugénie.
Initiation à la Musique.
JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
H. LAUGIER. — Médecines et médecins de l'avenir.
P. JOUGUET. — L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce.
M. MAETERLINCK. — L'Autre Monde ou le cadran stellaire.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
KING. — Le Canada et la guerre.
ANDRÉ MAUROIS. — Mémoires.
TABOUIS. — Confidences diplomatiques.
MAX LAMBERT. — Les États-Unis.
LOUIS VERNEUIL. — Rideau à 9 heures (théâtre).
PELADEAU. — On disait en France.
J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites. Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
JEAN MERRIEN. — Marines.
ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
ROGER VERCEL. — La clandestine.
HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
REVUE DES ÉTUDES FRANÇAISES.
REVUE DE BIOLOGIE.
VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : **HACHETTE (AU PYPYRUS)**

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96

VOTRE VOITURE

1939

DOIT POUVOIR DURER

1940

AUTANT QUE

1941

LA GUERRE

1942

**Employez
de préférence**

?



BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

L'ŒUVRE DE MARCEL ARLAND.

A travers l'œuvre de Marcel Arland on ne rejoint pas aisément l'intime personnalité de l'auteur ; il ne s'y découvre pas à nous dans le miroir d'une obsession unique imposée à tous les personnages, comme il advient à tel parmi nos romanciers illustres ; ni, comme il advient à tel autre, dans le perpétuel commentaire inséré en marge de tous les développements du sujet ou de l'intrigue. Ce n'est pas lui-même qu'Arland veut mettre en scène. Il ne cherche pas à se raconter. Ou, s'il s'exprime, c'est qu'il exprime du même coup les éléments les plus généraux de l'homme, les plus profonds, les plus essentiels. Une extrême pudeur le retient de parler de soi en tant qu'individualité particulière, cette même pudeur qui donne à son style un accent si retenu, si frémissant, si grave. En vient-il à nous relater quelques traits de son enfance, il semble qu'il parle d'un autre que de lui-même, tant il mêle à son récit peu de passion, tant il témoigne d'aisance souveraine au sein d'une matière pourtant si personnelle, tant sa voix garde de détachement et de justesse, sans toutefois rien perdre de sa chaleur.

Arland répugne à se mettre en scène, mais il n'accepterait pas d'écrire un seul livre où lui-même d'abord ne se trouverait totalement engagé. Toute œuvre serait mort-née à ses yeux qui ne se relierait pas à la plus intime vie de l'auteur,

qui ne serait nourrie de sa substance. Davantage : qui ne constituerait pour lui comme une expérience où se poursuivrait le drame de sa vie réelle, cherchant issue ou solution sur un autre plan. « Si l'auteur, nous dit-il, n'a pas fait son livre avec une part de sa vie, s'il ne raconte pas sa passion, qu'il se taise ; j'y veux trouver cet accent irremplaçable où je reconnais qu'un livre, récit d'une aventure, est lui-même, pour son créateur, la plus importante aventure. L'œuvre véritable n'est ni de l'homme ni de l'individu ; elle n'est ni une leçon, ni la confession d'une anomalie. C'est une expression individuelle de l'homme ; le fruit d'une épreuve unique et intransmissible dans son intégrité, mais que, par effroi ou par ivresse, un écrivain transpose approximativement de son idiome dans la langue universelle. »

C'est ainsi que toute l'œuvre d'Arland, exemple du plus parfait équilibre entre l'objectivité artistique et le besoin de confiance individuelle, ne fait guère, parmi tant d'images et de présences et de récits divers, qu'élucider ou que commenter ou (si l'on songe aux deux ou trois écrits plus récents) que tenter d'apaiser un profond tourment personnel. Les sujets des quinze volumes qu'il a publiés s'ordonnent aisément autour de quelques thèmes essentiels, comme des réponses diverses données à une interrogation unique, comme diverses mélodies alternées pour tenter d'adoucir ou de bercer une même angoisse. Angoisse qu'Arland ne s'est peut-être jamais définie à lui-même, qu'il n'a démasquée totalement dans aucun livre, mais qui affleure à tous les instants de silence dans l'âme des deux amants aux prises avec leur solitaire aventure (dans *La Vigie*, *Antarès*, *Terres étrangères*), dont nous percevons le cri à chaque moment qui s'étrangle dans la gorge de Gilbert Villars, ou d'Étienne, ou de tel autre encore. C'est de cette angoisse que les personnages d'Arland tirent leur noblesse, et à travers toutes leurs misères, le sentiment d'une secrète grandeur.

Et n'est-ce pas le signe, déjà, d'une grandeur certaine, que de se sentir — par l'intensité des désirs que l'on porte, ou par un étrange besoin de plénitude ou de totalité ou d'absolu bonheur, ou par on ne sait quel mystérieux côté de l'âme — inadapté jusqu'à la souffrance aux conditions de toute vie humaine, aux buts éphémères qu'elle nous assigne, à l'étroit destin qu'elle nous impartit? N'est-ce pas témoigner contre ses propres limites, et se montrer en un sens supérieur à elles, que de les reconnaître et que de s'y heurter et de s'y meurtrir? C'est de cette façon qu'Arland se heurte à lui-même et au monde. c'est de ce heurt que naît sa souffrance : il ne peut supporter de se voir réduit à la forme unique de sa personnalité particulière, enfermé dans la durée d'une existence dérisoire, prisonnier d'une réalité où rien ne s'offre qui soit à la mesure de sa soif d'éternel.

Car « qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel? » qu'est-ce que tout cela qui doit rentrer un jour dans l'immense silence des nuits d'été? ... Lequel d'entre (les) biens est digne de notre élan et d'un durable attachement? « Aucun bien ne saurait te rassasier, parce que tu n'as point été créé pour en jouir. Quand tu posséderais tous les biens créés, ils ne pourraient te rendre heureux ni content. » Et encore : « ... que restera-t-il de ma vaine agitation? J'ai pensé, et ma pensée était infime et usée ; agi, et mon action n'était pas, au milieu des choses, cette goutte d'eau parmi l'orage. L'ombre éteindra dans les glaces mon visage de moi-même inconnu ; à ma tempe s'arrêtera le bourdonnement d'un sang anxieux ; je n'aurai rien fait d'éternel » (1).

(1) Et encore ceci : « Je n'oublierai pas l'image de mon bonheur. Et celui qui m'est offert à présent, ce n'est pas à lui que je le puis immoler. Appellerai-je ce triste plaisir un bonheur? C'est vers un autre, c'est vers un véritable bonheur que je tends, dont la pensée ternit toute satisfaction tendue sur mon chemin. Car rien n'a de valeur pour l'homme que ce qu'il ne peut toucher ». (*Où le cœur se partage.*)

Il est vrai que ces lignes d'Arland datent de sa vingtième ou de sa vingt-troisième année, mais s'il en désavouerait peut-être aujourd'hui le ton trop lyrique, il ne récuserait certes pas l'inquiétude fondamentale qu'elles expriment. Inquiétude qui est la source essentielle de son œuvre, non seulement parce qu'elle forme le sujet de quelques-uns de ses livres, mais surtout parce que l'acte de la création artistique apportant à cette inquiétude son apaisement le plus efficace, c'est sous sa pressante dictée qu'Arland a écrit. En sorte que si son inquiétude à présent est moins vive en lui qu'elle n'était à vingt ans, c'est aux livres l'un après l'autre parus qu'elle a lentement cédé, c'est à l'œuvre importante déjà construite. Et réciproquement l'on peut aventurer cette hypothèse qu'à mesure que Marcel Arland se trouve mieux libéré de son inquiétude, il éprouve moins impérieusement peut-être la *nécessité* d'écrire.

Mais il convient de préciser la nature du secours qu'Arland trouve dans l'élaboration de l'œuvre d'art. Elle est pour lui d'abord une possibilité de se découvrir et de se mieux connaître, et plus encore, une manière de s'éprouver : « certaines expériences littéraires, écrit-il, sont plus dangereuses que des expériences réelles. » Saisissons ici une partie du secret. La fiction que l'écrivain développe dans son œuvre constitue pour lui comme une seconde vie, tracée en marge de sa vie réelle, mais qui n'a pas moins de portée ni de valeur, qui n'engage pas moins sa personne que ne ferait n'importe quelle aventure extérieure. Disons plus : c'est au travers de son œuvre que l'écrivain éprouve le sentiment d'être vraiment lui-même, c'est par elle qu'il se réalise le plus pleinement, le plus complètement. Les voies de la vie sont trop courtes, à sens unique, on n'en peut essayer à la fois plusieurs, le plus souvent on est réduit à une seule : mais l'œuvre d'art offre au moi de l'artiste des possibilités illimitées, il y peut tenter une infinité d'aventures, il s'y peut multiplier en cent personnages divers.

Il est libre, il n'est plus contraint. Le cercle mortel de sa limitation et de sa finitude est brisé. Voici qu'il sauve, dans une création qu'il espère immortelle, le meilleur de lui-même et de son expérience du monde ; son œuvre est un triomphe sur la mort.

Nous avons sur ce dernier point le témoignage d'Arland lui-même. « Dans la considération de la mort, je ne cherche pas une délectation nouvelle. Je voudrais que tout ce qui en nous est humain et périssable trouvât, au spectacle des lois éternelles, le sentiment de sa misère comme celui de sa grandeur, et qu'une œuvre fût une lutte contre la mort. » — « Tout est fondé sur la mort : les pages mêmes que voici, je ne les écris peut-être que parce que j'ai peur de mourir. »

Et ce n'est pas seulement son propre salut, qu'à travers son œuvre l'écrivain opère, mais encore celle d'un Monde que tout à l'heure Arland jugeait inapte à combler ses plus profondes aspirations, mais qui, à présent, recréé par lui, devient tout autre. La transmutation esthétique, cette « assumption de la réalité » comme Arland la nomme, a changé le signe de toutes les choses : elle a substitué à l'éphémère, au contingent, au périssable, le nécessaire et l'éternel ; elle a extrait le suc de tous les objets du monde, des jeunes filles et de la campagne, de l'amour et de la révolte, elle en a distillé l'essence immuable et, ce faisant, elle a mis l'écrivain à même d'en jouir. Car l'artiste est ainsi construit : il ne parvient à goûter pleinement une aventure ou un paysage que s'il les capte dans son réseau verbal, filet magique qui ne retient que leur seule essence, qui les retire à la réalité périssable, pour les incorporer à un Univers tout autre, stable et se suffisant à soi-même : l'univers idéal de l'œuvre d'art. Univers de rêves, dira-t-on, mais « rêves plus vrais que la réalité et plus vivants que la vie » ; c'est en eux que le monde se rachète et prend valeur de substance aux yeux de Marcel Arland.

* * *

Ce besoin de transférer toutes choses du plan de la durée sensible au plan des essences immuables, est-il possible de le discerner déjà dans l'enfance de Marcel Arland, telle qu'il nous l'a contée dans *Terre Natale*? est-il possible de découvrir en elle les germes d'une inquiétude, d'une insatisfaction qu'y laisserait le contact avec le monde extérieur? Il ne le semble pas, du moins à première vue.

Marcel enfant semble vivre en harmonie simple et heureuse avec les paysages et les gens de sa campagne, si pourtant sa sensibilité trop vive et tendre ne laisse pas de lui occasionner mille tourments (particulièrement dans ses rapports avec sa mère). Un fort courant d'échanges affectifs relie sa vie intime à la réalité environnante; il ne souffre pas de ce vide intérieur, de cette aridité qui désolent certaines âmes trop mystiques. Bien au contraire, il existe en lui de profondes affinités avec la nature concrète, et ces affinités spontanées lui seront plus tard un précieux élément d'équilibre pour organiser son futur humanisme, pour l'édifier en pleine terre solide.

Et pourtant si l'on scrute de plus près ce cœur d'enfant, n'y perçoit-on pas une vibration plus ténue et plus secrète qui ne bat pas à l'unisson avec le rythme des jeux des gamins du village ni avec celui des travaux ou des fêtes rustiques, mais semble anxieusement chercher l'objet qui lui fournira la note grave et haute avec laquelle elle pourra s'accorder? Que signifie cette distance perçue vis-à-vis des siens, de leurs préoccupations et de leurs tâches? Et cet amour de la solitude, ce besoin de s'évader dans les coins les plus reculés des campagnes pour s'abandonner à une rêverie qui fait glisser la réalité dans le champ d'une vision interne où lignes, couleurs, parfums et bruits s'imprécisent, se subtilisent, se fondent en

une image délicieuse qui communique au cœur de l'enfant une griserie à l'intensité de laquelle il ne peut plus s'arracher ? « Toute mon enfance s'est ainsi passée dans les rêves, écrira plus tard Marcel Arland. Je le regrette peu, car si je fus ensuite malhabile à me mêler aux hommes, à plaisanter ou à conquérir des situations, j'ai le sentiment assez net que ma vie fut plus riche et plus profonde qu'elle n'eût été autrement » C'est le sentiment caractéristique d'une nature contemplative, peu portée vers la lutte, et qui trouve sa suprême jouissance dans l'acte d'une possession immatérielle, telle que peut l'être la possession du monde par l'écrivain ou le poète, ou la possession de Dieu par l'âme croyante.

Beaucoup plus, en effet, que ces occasionnelles rêveries, un autre songe, songe d'une qualité autrement prenante et grave, emplissait le cœur et l'esprit du jeune Arland, obsédait jusqu'à ses moindres pensées, s'insinuait jusqu'aux replis les plus cachés de lui-même : je veux parler de ce songe du Divin que toute éducation chrétienne infuse à l'âme enfantine, et qui, grandissant toutes choses aux proportions de la perspective éternelle que par delà leur présence il découvre, leur confère une valeur, une importance, une densité sans pareilles. Telle est la raison pourquoi l'on ne trouve presque pas d'inquiétude dans l'âme de Marcel enfant : parce que sa foi chrétienne la comblait. Son avidité d'absolu trouvait en Dieu de quoi se satisfaire. Son cœur ne pouvait rien désirer au delà d'un tel Amour, d'une telle Bonté, d'une telle Grandeur, suprêmes, au delà de telles promesses de vie et de bonheur éternels. Sait-on seulement quelle plénitude peut prendre une vie lorsque chaque instant de chaque jour, et toute occupation qui l'emplit, fût-ce la plus banale ou la plus humble, tout est voué, offert à Dieu, tout lui est dédié dans un esprit d'appartenance sans retour ? Sait-on quel sens riche et profond peuvent prendre la nature entière, les accidents, les joies ou les douleurs qui nous surviennent lorsque tout est

intégré par la Foi dans l'harmonieux dessein d'une Providence infiniment bonne et sage ?

La nature d'Arland n'est pas de celles qui se donnent à demi : l'intensité des sentiments chrétiens qui le brûlaient nous a été révélée par lui-même dans un des chapitres de *Terre Natale*. « C'était l'année de mes douze ans, celle de ma première communion. A l'approche du jour sacré, l'exaltation, le doute, la détresse me dressaient ou m'accablaient tour à tour. Je délaissai mes lectures ; à l'école, échecs ou triomphes, tout me devint indifférent, jusqu'au regard étonné, un peu triste parfois, que notre instituteur attachait sur moi. Et comment rien prendre au sérieux quand Dieu est là, tout proche, terrible et bon, et que vous allez, un instant éternel, vous confondre avec lui ? Je regardais avec stupeur les gens s'agiter autour de moi, trembler pour une récolte, s'intéresser à tout sauf à l'unique chose qui comptait. N'allaient-ils pas comprendre ? Tous ces hommes m'apparaissaient comme des enfants, et moi, enfant, j'avais reçu, je possédais la vérité. Comme j'aurais voulu la leur faire entendre ! »

Son inquiétude se retournait contre lui. En possession de Dieu, c'était lui, Arland, qui se sentait indigne, plein de péchés ; il reprenait interminablement ses confessions ; jamais son âme ne serait assez pure : « Je suis indigne de vous approcher, mon Dieu. Pardonnez-moi ou faites-moi mourir ici tout de suite, que je ne survive pas à ma honte. » Si l'on veut encore un trait qui montre combien cette âme était ennemie des demi-mesures, vouée par nature aux partis extrêmes, le voici. Sa mère, atteinte du cancer, se croyait tous les jours sur le point de mourir. Elle se plaignait devant ses enfants à voix haute : « Mon cancer... Je n'en ai plus pour longtemps. Vous verrez, quand je serai morte. Vous regretterez de m'avoir mise dans la tombe. Mais il sera trop tard. » Alors, Arland : « Figé d'épouvante : Mon Dieu, implorais-je, faites qu'elle ne meure pas. Prenez moitié de ma vie pour elle. Mais une

voix en moi : Ce n'est pas assez. Tout ou rien. C'est toute ta vie qu'il faut offrir. Je l'entendais gémir encore. Alors, les yeux fermés : Toute ma vie, oui, mais qu'elle ne meure pas, qu'elle ne meure pas ! La douleur semblait-elle s'apaiser, je me disais que ma demande avait été acceptée. Et, quelques instants, j'attendais, prêt à tout, sans conscience, dépossédé. »

L'absolu divin n'aurait pas si fort tenté cette âme si d'avance elle-même n'avait été marquée par des formes aussi absolues d'être, d'aimer, de se donner, de vouloir. Et, pareillement, la morale chrétienne n'aurait pas sur elle exercé une telle emprise si déjà elle-même, antérieurement à toute éducation, n'était de nature droite, sincère, rigoureuse, habituée à aller jusqu'au bout de ses actes et de ses pensées, et par-dessus tout éminemment accessible au sentiment de l'existence et de l'importance d'autrui, éminemment *altruiste*. Non pas altruiste par propension sentimentale, mais par une aptitude à entrer en communication presque immédiate avec tout être, fût-il proche ou lointain, ennemi, ami ou simple animal, et à ressentir comme siennes toutes ses émotions. En sorte que rien de ce qui, sous ses yeux, atteint autrui ne peut laisser Marcel Arland indifférent. Et si ce don de sympathie, dont on relève cent traits probants dans *Terre Natale* (entre autres, la visite chez le quincaillier) est la prémisse psychologique de toute formation morale, il est aussi la prémisse fondamentale de l'art du romancier, de l'art de comprendre et de restituer la vie des autres hommes.

*
* * *

Je me suis étendu trop longuement peut-être, en proportion du cadre de cette étude, sur les traits de l'enfance d'Arland, mais c'est que ces traits expliquent et conditionnent en bonne part son évolution ultérieure.

Si d'abord son existence n'avait été organisée presque totalement en fonction de Dieu, la crise religieuse qui l'assailit

au sortir de l'adolescence (et dont nous ignorons les causes autant que l'époque précise) n'aurait pas pris cette gravité ni cette ampleur extrêmes. En perdant la foi, il perdait du même coup le sens du monde et le sens de sa propre vie, il se voyait privé de sa raison d'être la plus intime, il sentait se dérober sous lui ses assises, il éprouvait comme le vertige d'une chute dans le vide, et ce vide ne lui paraissait plus pouvoir être jamais comblé par rien. L'écho de la désolation qui l'étreignit peut être perçu dans quelques lignes de l'*Examen de Conscience* qu'il fit paraître alors : « Chacun des mots que j'ai risqués, y conclut-il, chacun des gestes, c'était pour en cacher l'abîme irréparable que vous avez ouvert en moi, mon Dieu, en m'abandonnant. Sans doute n'étais-je point digne de ma richesse ; vous étiez tellement en moi, et tellement moi-même, que je ne la reconnaissais pas. Je l'ai connue quand vous me l'avez retirée ; c'est en vous perdant seulement que je vous ai conquis. Conquête singulière ! Il ne me reste plus qu'à balancer l'encensoir, en souriant de ma pantomime autour d'un catafalque que je sais vide. » Et, dans l'*Essai d'éthique provisoire* : « Mais un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, où le problème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui, et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts ? L'absence de Dieu est le non-sens de toute morale. ... Jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de ce nouvel état, tout nous apparaîtra dérisoire, et nous-mêmes d'abord. Esprits désaxés, bâtissant par convenance ou par raison pratique des garde-fous auxquels nous n'accordons nulle confiance, nous sommes condamnés à de perpétuelles *occupations* ; occupations, et rien d'autre ; chacun s'y adonnera selon sa sensibilité, sa fatigue et son ennui : il y a les voyages, le mariage, les passions ; être riche, être Lauzun, être député des Halles ; il y a certaines tentatives dangereuses, certaines anomalies, certains crimes, certaines vertus ; il y a aussi la littérature. »

Retenons ces six derniers mots. Et gardons-nous de donner beaucoup d'importance à cette nuance de mépris avec laquelle ils sont énoncés. La « littérature » désormais sera « l'occupation » majeure de Marcel Arland. De tous les substituts de Dieu, c'est le plus efficace et le plus haut qu'il ait pu trouver. A défaut de posséder l'éternel, il éprouvera du moins la joie de « peindre l'éternité du périssable ». Mais tous ses livres resteront marqués par cette crise religieuse, et par le désarroi qu'elle aura laissé en lui.

*
* * *

Dans son œuvre nous pouvons à présent distinguer et séparer nettement trois tendances, qui viendront chacune trouver leur expression culminante dans un maître-livre : *L'Ordre*, *La Vigie* et *Terre Natale* (encore qu'il me soit difficile d'accorder à ce dernier ouvrage la même valeur qu'aux deux autres). Les deux premières tendances sont comme les versants opposés d'une même aspiration vers un sommet absolu ; elles tentent toutes deux, quoique par des voies très différentes, l'escalade d'une même cime inaccessible et située hors du monde. La troisième au contraire représente comme un renoncement à poursuivre ces buts impossibles, comme une descente effectuée dans les plaines habitées par les hommes, comme une reconnaissance établie enfin par Arland de son plus véritable domaine. Les œuvres du premier groupe (*Etienne*, *Le Visage Ambigu*, *L'Ordre*, etc.) sont écrites sous les signes de la révolte, de l'orgueil et de la volonté de grandeur personnelle ; celles du second (*Terres Etrangères*, *Antarès*, *La Vigie*) sous le signe de l'amour-passion et de ce qu'il implique de participation à une réalité transcendante aux amants eux-mêmes ; celles du troisième enfin (*Les Vivants*, *Les plus beaux de nos jours*, *Terre Natale*), sous les signes de l'acceptation du monde et de l'amour des hommes. Je n'analyserai pas ici en

détail chacun de ces livres, me contentant des plus représentatifs, et de ce que je pourrai glaner dans les autres qui soit susceptible d'y ajouter quelques clartés.

*
* * *

Etienne est très loin d'être une œuvre accomplie, les gaucheries de facture y sont nombreuses, la présence constante du romancier parmi ses personnages en souligne encore le caractère artificiel. Le ton des conversations y est d'une fausseté insupportable, il y règne un romantisme de la passion qu'un certain degré de romantisme dans le style ne contribue guère à faire pardonner, l'action y est mal conduite, enfin l'influence d'André Gide et de Dostoïevski y est trop visible. Et cependant, malgré tous ces défauts, le livre se lit avec intérêt, il tient la curiosité en haleine, et surtout il communique au lecteur une impression de trouble, un sentiment d'ardeur éveillée et mal satisfaite, un goût pour la liberté, la sauvagerie et la violence qui sont, si je ne m'abuse, l'effet même que l'auteur, consciemment ou non, cherchait à produire. Il est significatif que *tous* les protagonistes d'*Etienne* soient en rupture avec ce qu'il est convenu d'appeler l'ordre moral. Marcel Arland se trouve dans l'état immédiatement consécutif à la perte de la foi religieuse. Dans cet état, les prohibitions et les lois morales, jadis liées à un but ayant une valeur absolue, apparaissent subitement comme déchues de leur sens. L'incroyant ne sent plus que la contrainte et la mutilation insupportables qu'elles imposent arbitrairement à son être. Il se devine riche de plus de virtualités naturelles que son rigide vêtement moral n'en laissait libres de s'épanouir : il pressent la force et la valeur des passions ; il a hâte d'aller dans ces pays inconnus où elles promettent de le conduire. *Etienne* est comme la carte d'exploration dressée par Marcel Arland au cours de ce voyage intérieur : il y prend comme la mesure de

son aire psychologique, il y inventorie ses facultés, il s'y reconnaît capable d'éprouver l'orgueil comme l'amour, la sensualité et la révolte comme la cruauté ou la jouissance sadique. Chacun des personnages de son livre (Etienne aussi bien que Louise d'Albert ou Max d'Ayrens) représente comme une tentation à laquelle du moins il aura cédé dans son œuvre, une possibilité de lui-même qu'il aura poussée jusqu'au bout. Tous ces personnages courent d'ailleurs à leur perte ; bien loin que leurs passions les servent, ils se laissent asservir par elles ; leurs aventures sont indignes d'eux. Arland les abandonne à cette fatalité qui les pousse vers leur propre déchéance. Aussi bien, quant à lui, n'était-ce pas à cette anarchie qu'il voulait aboutir.

L'inquiétude qui le poussait à rompre les barrières morales, qui l'amenait à multiplier démesurément tous ses appétits, tous ses désirs, toutes ses passions, qui lui donnait cette curiosité dévorante pour toutes les expériences de la vie, était de nature plus spirituelle. C'était contre les limites et l'étroitesse du moi de l'homme que tentaient surtout de s'insurger ses efforts, contre elles surtout que s'élevait sa protestation, protestation qui devait prendre, dans *L'Ordre*, un accent tragique, une ampleur et une force bouleversantes.

*
* * *

L'Ordre est une réussite littéraire surprenante, unique dans l'œuvre de Marcel Arland, et qui se situe au tout premier rang des publications romanesques d'après-guerre. Il n'entre pas dans mon dessein d'analyser ici ses mérites, mais je dois dire que c'est un livre auprès duquel je ne crains pas d'appeler les points de comparaison les plus hauts. Il réunit la profondeur, la complexité, la douloureuse âpreté des créations de Dostoïevski, à la maîtrise, la discrétion, la lucidité des harmonieuses compositions de Stendhal. *Le Rouge et le Noir* de ce

dernier est peut-être le roman qu'il rappelle le plus par la facture, l'allure générale, la force et la précision hallucinantes de l'analyse. Gilbert Villars d'ailleurs n'est pas sans quelques affinités psychologiques avec Julien Sorel, et sans aucun doute survivra-t-il au même titre que lui comme un *type* sur l'image de qui chercheront à se modeler les jeunes gens futurs. Toutefois de Gilbert à Julien la distance morale reste immense. A une égale intensité de passion, à une impulsivité, une violence, une révolte, un orgueil tout pareils, le héros d'Arland joint un goût et une nostalgie de la grandeur, en même temps qu'une probité farouche, et une espèce d'exigence absolue rigoureusement observées vis-à-vis de lui-même, qui lui composent une figure d'une noblesse tout autre.

Le drame chez lui se situe à une profondeur spirituelle qu'ignorent les créatures de Stendhal. Il prend naissance à ce niveau où le moi de l'homme s'appréhende comme une entité ayant une valeur unique, et douée d'une infinitude telle dans ses capacités d'être, de s'accroître, de désirer, de posséder, de vouloir, qu'elle ne peut en aucune manière tolérer que la moindre limitation extérieure s'oppose à elle, une telle limitation lui paraissant monstrueusement contredire et nier sa nature même. Sans doute un tel sentiment s'est-il accru, chez Gilbert tout comme chez Arland, de tout ce qu'une première éducation chrétienne communique à l'âme d'illusion ou de vérité touchant ce qu'elle est une substance immortelle, assez vaste pour refléter et contenir l'image infinie de Dieu (1). C'est de ce sentiment en tout cas que découle chez Gilbert la *soif de la grandeur*, fruit d'un christianisme dépossédé de ses dogmes, mais non pas des aspirations sur lesquelles il se fonde. C'est ce sentiment qui l'incline à juger tout autour de lui choses et gens comme médiocres, indignes de lui inspirer

(1) Quelques passages du début de *L'Ordre* le donnent assez clairement à entendre.

attachement ou convoitise, qui le pousse à rejeter à chaque instant ce que la vie lui donne, car son désir va toujours au delà de ce qu'il possède, sa route intérieure ne comporte pas d'arrêt. Il sait que toute halte, toute fixation, fût-ce dans la situation la plus belle ou l'état le plus haut, pour lui serait mortelle, car elle serait comme la matérialisation et l'acceptation de sa qualité de créature finie. C'est pourquoi il refuse les offres de positions sociales que lui font son oncle ou son frère, il n'a que ricanements pour la situation de Député que ce dernier s'est acquise, il n'accepte pas plus longtemps de continuer sa collaboration comme journaliste à *La Bataille* que de rester inscrit au parti communiste, et avoir Germaine Hue pour maîtresse sera bientôt pour lui aussi lassant que fréquenter ses amis du groupe Décugis. Toute aventure dans laquelle il s'engage, sitôt vidée par lui de sa nouveauté, lui apparaît pauvre, petite, insuffisante, dérisoirement inadaptée à cette *vocation de l'absolu* qu'il porte en lui.

L'amour même, ce si rare et si précieux amour que Renée lui offre, ne lui semble pas assez grand pour remplir et fixer sa vie. (Mais ici il faut bien écrire que Gilbert ne va pas jusqu'au bout de son expérience, ou plutôt qu'il n'a pas aimé suffisamment Renée pour sentir et comprendre jusqu'où peut aller l'amour. Bien loin d'avoir dépassé la passion, il est simplement passé à côté d'elle. Sa nature d'ailleurs, et l'unité de son caractère autant que l'unité du livre, exigeaient que l'amour ne l'atteignît pas à suffisante profondeur pour bouleverser sa vie et changer toute sa voie.) Il n'a d'oreilles que pour son démon, lequel lui souffle qu'un amour satisfait ne peut guère que mollir l'âme, et l'endormir dans les délices d'une félicité bornée. Il sacrifie Renée à son démon, éprouvant lui-même à ce sacrifice une douleur et une mutilation telles qu'il lui semble racheter par elles la souffrance atroce qu'il inflige à Renée.

Rien sur lui n'exerce autant d'attrait que le sacrifice. Nous

le voyons du début à la fin de sa vie abandonner à chaque instant tout ce qu'il possède, courir de nouveaux risques, lancer à la Société des défis plus hardis, et finalement se jeter dans l'aventure au Brésil comme dans le dernier recours susceptible de lui éviter une faillite totale. Si tant de sacrifices ne sont pas plus féconds, c'est peut-être qu'ils sont uniquement dédiés à sa propre grandeur. L'héroïsme n'est pour lui que le moyen le plus pur qu'il ait pu trouver pour réaliser cette glorification de l'homme dont il a soif si violente. Nul ne pourrait à plus juste titre que lui s'approprier la célèbre maxime du Prométhée d'André Gide : « Je n'aime pas l'homme, j'aime ce qui le dévore. »

J'ai prononcé tout à l'heure le mot de faillite. Mais malgré l'épilogue du roman, et l'éclairage tout entier du livre (qui, volontairement concentré sur Gilbert d'abord, puis couvrant Renée d'une beauté éblouissante, se trouve à la fin, et d'une manière assez factice, amené sur la personne de Justin, tout en déversant sur Gilbert des ombres très désagréables), malgré que Marcel Arland, dis-je, semble avoir tout disposé en vue de cette conclusion, il ne faut pas qu'il y ait à ce propos de malentendu. Car la faillite de Gilbert était impliquée dès l'origine dans la nature même de la revendication qu'il soutient contre la vie. Vis-à-vis d'elle il se maintient sur le plan de l'absolu ; il n'accepte pas de composer avec les lois, les nécessités, les limites qui sont en elle ; il la récusé en son essence, qui est d'être relative et bornée. Lorsque à son frère qui l'interroge sur ce qu'il veut être : médecin, ou militaire ou professeur, puis qui, exaspéré par ses refus, lui demande enfin qu'est-ce qu'il aime, qu'est-ce qu'il veut, Gilbert répond : « Ma liberté ». Cette liberté qu'il réclame, et par où il exprime son refus de se laisser enfermer dans aucune forme limitée de l'existence, est une liberté quasi-divine qui se situe dans l'esprit pur, une liberté qui n'est pas de ce monde, une liberté qui transportée dans la vie réelle ne peut pas être

préservée, ou sinon elle se résout en anarchie, en vide, en néant. On ne doit pas s'y tromper : la révolte de Gilbert ne se dresse pas seulement contre l'*ordre social* ou l'*ordre moral*, elle se dresse contre l'*ordre métaphysique de l'existence*. Gilbert demande à la vie un Infini que la vie ne peut pas lui donner. Dès lors il ne saurait plus être question à son propos de faillite : c'est au contraire l'intensité et la pureté de sa révolte qui manifestent à nos yeux la grandeur de Gilbert. Après tout, la distance qui sépare Marcel Arland de son héros tient dans un livre : Gilbert brise et perd sa vie, Arland se sauve en écrivant son histoire ; on ne saurait sans tricherie condamner l'un, tout en glorifiant l'autre. Arland ne serait pas lui-même s'il n'avait créé Gilbert.

* * *

Avec *L'Ordre* se termine la première étape de l'évolution intérieure d'Arland, amorcée par son évasion hors du christianisme. Avec *L'Ordre*, et comme par un accord naturel du cadre avec le fond du récit, disparaît aussi Paris du paysage de tous les romans ultérieurs. L'amour ne s'épanouit pas dans le même lieu que l'orgueil et le goût de la grandeur et de la gloire.

L'amour est le sujet du cycle formé par *Terres Étrangères*, *Antarès*, et *La Vigie*, cycle dans lequel je ne comprends pas *Monique*, livre de tous points remarquable par ailleurs, attachant portrait de jeune fille, mais où la passion n'est étudiée que sous un aspect purement psychologique, sans être chargée de la signification redoutable et profonde qu'elle a dans les autres. Les trois autres livres, quelles qu'en soient les variantes, racontent dans le fond une seule et même histoire d'amour, à peine esquissée et mal déchiffrée encore par Arland lui-même dans *Terres Étrangères*, reprise et concentrée

tout entière dans l'acte de sa conclusion naturelle et tragique dans *Antarès*, enfin pleinement mûrie dans *La Vigie*, poussée jusqu'à la conscience parfaite de ses éléments constitutifs, et y atteignant presque au chef-d'œuvre.

L'amour, tel que l'éprouvent les héros d'Arland, est une passion totale, qui emporte une adhésion de l'être telle que les amants ne peuvent plus vivre pour autre chose que pour leur amour ; et en même temps cette passion revêt à leurs yeux une valeur si haute que l'univers entier et eux-mêmes n'ont plus de prix, si ce n'est peut-être celui qu'ils peuvent acquérir en lui étant sacrifiés. Dans l'amour chacun des amants se sent dépossédé de soi, désormais voué à un dieu — adorable et sublime, certes — mais tout ensemble terriblement exigeant, qui toujours réclame d'eux une tension plus violente, un don plus complet, une ardeur plus rare et plus belle. Sinon le dieu lumineux se transforme en idole d'argile, il se dégrade, se brise et s'effrite entre leurs mains.

C'est pour n'avoir pas su ou pu conduire leur amour au delà de cette cime que dès le début il avait atteinte, que les amants lamentables de *Terres Étrangères* se sont égarés, meurtris, et cruellement avilis. « La beauté de ces instants, et notre bonheur, Madeleine, je les avais sentis, dit Lucien ; et si fort que je me disais : voici le point le plus aigu de ma vie. ... Je me répétais : voici le point le plus aigu de ma vie. Je suis parfaitement heureux. Quelque désir, je n'en puis former. Me comprendras-tu, Madeleine ? si la douleur m'est venue, soudaine, violente, jusqu'au désespoir, c'est parce que je pensais que rien de plus beau que ce bonheur ne m'arriverait jamais, — et que ce bonheur, ce n'était que cela. »

Pour expliquer le drame en un mot, j'écrirai que l'amour tel qu'il est poursuivi par les héros d'Arland est un sentiment de nature religieuse ; c'est leur *passion d'absolu* qu'ils cherchent à assouvir en lui, c'est l'absolu que, par delà leurs caresses

ou leurs serments, en lui ils espèrent étreindre (1). La passion sur eux est divine qui concentre miraculeusement les diaprures et les beautés de toutes choses dans l'éclat d'un seul être, qui annule en eux tout sentiment hors celui, bienheureux, de le posséder et de lui appartenir. Mais l'absolu meurt d'être possédé, ou plutôt il ne se laisse pas posséder dans la durée, il ne peut se fixer dans l'ordre des objets périssables et du Temps. C'est pourquoi vient un moment où l'amour des amants prend conscience qu'il affleure le sommet au delà duquel il ne peut plus aller, au delà duquel il ne saurait plus que déchoir. Et alors, tout naturellement, pour s'achever, il se déverse dans l'au delà du temps, et il entraîne avec lui les amants dans la mort. Le billet laissé par les suicidés d'*Antarès* portait : « Qu'on ne cherche pas d'autre cause à notre mort que notre amour même, qui a été plus beau que tout, et que nous ne voulions pas voir devenir moins beau. »

Les amants se tuent, non seulement pour épargner à leur amour les vicissitudes de la durée, et l'exalter à jamais dans le suprême instant de leur mort, mais aussi parce qu'ils éprouvent secrètement que leur amour, pour s'accomplir, exige, sous une forme ou sous une autre, une immolation totale de leurs personnes, et encore parce qu'il est dans l'essence de l'amour, en tant qu'il exprime la passion de l'absolu, de faire naître et s'intensifier avec lui le désir de s'évader à tout prix hors du monde, hors de cette réalité vide de sens et d'intérêt, contingente et dérisoire. Le bonheur de l'amour absolu, dira Angèle, « est la plus terrible grâce que Dieu puisse faire, puisqu'on n'y peut rester, et qu'auprès de lui tout semble néant ».

Les voyageurs du train de chimère et de rêve d'*Antarès* sont

(1) « L'amour, dans une de ses parties les plus essentielles, est une tentative de remplacement de Dieu par la créature », écrit Marcel Arland dans son beau livre d'essai *Où le cœur se partage*.

ivres de leur passion, ils ne résistent pas à l'entraînement du geste libérateur et tragique. Mais ce qu'entreprennent les amants de *la Vigie* est le projet de deux cœurs plus lucides, plus ambitieux, plus courageux peut-être. Ce qu'ils veulent, c'est *organiser leur amour sur la terre comme un absolu* qui doit se suffire à soi-même, et tenir aux amants lieu de tout : d'aisance, d'occupations, de société, de vie extérieure, de père et d'amis. Isolés dans leur maison en pleine campagne, en un tête-à-tête qui n'est troublé par personne ni par rien, ayant réduit leur existence au plus strict nécessaire, ils prétendent maintenir leur passion toujours égale à elle-même, aussi haute, aussi belle, aussi exigeante. Leur amour prend ainsi parmi eux une existence indépendante, et qui vaut désormais beaucoup plus que la leur propre : « c'est une œuvre, notre œuvre, dit Manuel à Geneviève, et aucune autre ne compte auprès d'elle. ... Je sais, je suis sûr que rien n'est plus rare qu'un amour comme le nôtre, et que rien ne peut grandir et justifier une vie davantage. »

Mais au sein même de leur plus harmonieuse entente, une étrange et sourde hostilité semble animer les amants l'un contre l'autre, hostilité dont aucun d'eux ne se sent volontairement responsable, mais qui n'en existe pas moins, et qui manifeste l'exigeante et redoutable présence du dieu qu'ils ont convoqué parmi eux. Car la passion est chargée d'une cruauté secrète, que les amants ignorent, tout occupés qu'ils sont à s'adorer. Chacun d'eux ne voit pas que, pour être complètement assouvi, son amour exige la destruction de l'autre, sa disparition en tant que personne particulière : c'est de la totale fusion des amants l'un dans l'autre que seulement peut naître cet amour absolu auquel ils aspirent. Les amants n'ont pas conscience de cela, mais ils sentent bien qu'ils ont beau s'étreindre, ils restent toujours en deçà du point où ils voudraient aller, ils rencontrent une résistance dans leur nature même, qu'elle vienne de leur âme ou de leur chair. Ainsi

s'explique la cruauté de Lucien de *Terres Etrangères* vis-à-vis de Madeleine : à travers la destruction de son bonheur, de son amour, de sa vie même, il cherche cet au delà de la passion qu'il pressent peut-être sans pouvoir l'obtenir. Les amants de *La Vigie* sont trop grands, trop purs, trop maîtres d'eux-mêmes pour se livrer aux mêmes actes vils que Lucien vis-à-vis de sa Madeleine. Mais il n'en est pas moins vrai que chacun d'eux désire obscurément la mort de l'autre, et ils ne peuvent tant faire que l'aveu de ce désir ne s'échappe parfois malgré eux de leurs lèvres. ... Quand Geneviève tombe malade, Manuel songeant qu'il pourrait la perdre : « Qui sait, se dit-il, si dans cette mort même, si atroce qu'elle fût, tout resterait haïssable ? Notre amour du moins ne pourrait plus déchoir ; et la privation éternelle de Geneviève serait pour lui la suprême épreuve, celle où il saurait le mieux s'affirmer. »

Les sacrifices continuels qu'ils se sentent tenus d'offrir à leur passion n'ont pas d'autre sens que celui d'accomplir, de façon partielle et symbolique, l'immolation d'eux-mêmes qui est la fin dernière de leur amour. Ce n'est pas assez pour eux d'avoir accepté la solitude, il faut encore que chacun y ajoute la souffrance causée par l'absence voulue de l'autre. Ce n'est pas assez que la douce Geneviève soit tombée malade, ce n'est pas assez qu'elle ait volontairement éloigné d'elle son père : Manuel qui, dans cette admirable histoire, semble incarner la conscience vive de la passion, exige toujours davantage (1). On ne donne jamais assez à l'amour. Il faut aller jusqu'au bout de la route : c'est l'absolu qui brille au terme. Par l'amour on transcende sa qualité de créature mutilée et déchue. Par

(1) Il est intéressant de signaler à ce propos combien les figures de femmes qu'a peintes Arland sont plus humaines, plus douces, plus fraîches et naïves que les visages tourmentés de ses héros, — plus émouvantes aussi, de toujours assumer dans le couple la part du sacrifice simple et silencieux.

l'amour on brise ses limites humaines. C'est du moins l'espoir que les amants nourrissent au plus secret d'eux-mêmes, et que Manuel nous livre dans ces paroles étonnantes, qu'il prononce dans la nuit où, avec Geneviève, ils forment le projet de leur double suicide : « Quelque chose d'unique nous avait été donné et nous le laissons perdre. C'est plus qu'une question de vie ou de mort, c'est une *question de salut* ». Et le livre ne pourra pas s'achever sans qu'ils aient au moins consommé intérieurement le sacrifice, sans qu'ils aient tous deux d'avance consenti à leur mort (1). Ils ne se tuent pas, ils ne répètent pas le geste sanglant des amants d'Antarès, mais ils l'accomplissent en âme et en esprit. Et, à ce moment, naît en eux une joie extrême et sans mélange : « Nous sommes sauvés, s'écrie Manuel . . . Il faudrait être fou pour douter à présent de notre amour . . . Nous lui avons offert tout ce que nous possédons : nous-mêmes. Comment pourrions-nous l'oublier ? Demain, dans un mois, dans un an, si je me demande encore : qu'est-ce que notre amour, pour Geneviève ? je saurai qu'un jour vous l'avez préféré à votre vie . . . C'est un souvenir qui ne peut s'effacer. »

*
* *

La Vigie nous livre ainsi, sous une autre forme, la même inquiétude qui était au fond de *L'Ordre*. Manuel et Gilbert sont dévorés par la même aspiration vers l'absolu, un absolu dont ils ne connaissent pas le visage, mais dont ils sentent l'irrésistible appel en eux-mêmes. L'un par l'amour cherche

(1) Mourir, pour les amants, signifie faire le sacrifice de leur moi, sortir pour toujours hors de leurs limites individuelles, accéder à un absolu où plus aucun moi ni aucun toi n'arrêtent la participation de l'être à la Réalité bienheureuse et unique.

à s'évader hors du monde ; l'autre, dans sa révolte, repousse le réel et refuse de s'adapter aux conditions de l'existence. Marcel Arland a parcouru deux étapes, mais il ne semble pas avoir beaucoup avancé.

Pourtant, il faut remarquer que *La Vigie* et *L'Ordre* contiennent, jusqu'à un certain point, les éléments de leur propre critique. Il est évident qu'Arland ne confond pas totalement son destin avec celui de ses héros : il a plus de souplesse et de ressources qu'eux, une liberté d'allures plus grande. Si leur route intérieure aboutit à une impasse, s'il se trouve qu'en définitive elle débouche dans la mort, Arland abandonne en eux cette part de lui qu'ils représentent, et tente dès lors de s'engager sur une autre voie. Il leur avait, pour ainsi dire, délégué procuration pour vivre à sa place : l'ayant fait, ils le délivrent, ils le laissent quitte de toute dette envers le dieu intérieur à l'exigence duquel pour leur part ils sont restés fidèles jusqu'au bout. Arland a désormais le regard plus libre, moins retenu par son propre drame, plus disponible pour le dehors. Soulagé de son angoisse, il peut observer la vie d'un œil plus clair, la juger selon ce qu'elle est, selon les limites qui sont en elle, et ainsi apprécier plus exactement ce qu'elle peut recéler de beauté et de valeur.

N'y est-il pas convié d'ailleurs par ce qu'il porte en lui de vieux fonds paysan, d'attachement instinctif envers la Terre, augmenté de tout ce qu'une enfance vécue au village peut créer de liens avec la nature, avec le ciel et la campagne, et aussi avec les humbles gens, compagnons du premier et naïf éveil à l'humain ? N'y a-t-il pas en Arland, tempérant l'orgueil, modérant les écarts de l'imagination ou du désir, un certain goût de la simplicité, un *sentiment profond de la réalité*, de ce qui est dû à sa présence, à son évidence, et pour tout dire à sa *vérité* ? Et puis, malgré tout, le fond de la nature d'Arland n'est pas *tragique*. Si douloureuse que

soient en lui les dissonances, elles ne l'empêchent pas d'atteindre à une certaine harmonie. Ne serait-ce que grâce à son œuvre, entre sa vie et son rêve il n'y a jamais eu de totale brisure.

Ces éléments étaient de nature à faciliter l'évolution d'Arland dans le sens d'une réconciliation avec le monde, évolution dont portent en effet témoignage les trois œuvres qu'il nous reste à considérer : *Les Vivants*, *Les plus beaux de nos jours*, et *Terre Natale*. Que cette réconciliation n'ait pu se faire sans comporter une certaine abdication de ce qu'il y avait de démesuré dans les aspirations de Manuel ou de Gilbert, qu'elle ait même entraîné comme une espère de rétrécissement dans le souffle ou dans l'élan général qui jusque-là avaient animé l'auteur, il ne me paraît pas possible de le nier. Mais quelle Sagesse s'est-elle jamais édifiée qui n'impliquait à sa base une part de renoncement ? Et puisque l'Absolu nous demeure inaccessible, l'acceptation par l'homme de ce qu'il y a d'inéluctable et de limité dans son destin, mais où il peut, s'il le veut, faire entrer malgré tout tant de grandeur, n'est-elle pas la définition du meilleur et du plus véritable humanisme, du seul qu'il nous reste permis d'adopter ?

Le signe par lequel Arland manifeste qu'il s'ouvre au monde, et tout ensemble le moyen dont il s'aide pour réaliser son besoin de communion, c'est l'amour. Non plus l'amour-passion, qui isole farouchement les amants, et dissout leur personnalité dans une extase sans forme et sans visage. Mais l'amour-charité, où l'âme se rend disponible vis-à-vis de tous les hommes, où chacun d'eux est envisagé dans sa réalité particulière et concrète, recherché et préféré pour lui-même. Dans la nouvelle intitulée *Découverte d'une amitié*, on saisit sur le vif l'effort touchant que fait Arland pour entrer en communication avec le prochain, pour l'accepter et l'aimer comme un être différent de lui, ayant sa nature et sa vie propres. « Il me semble, écrit-il de son ami défunt, que je ne t'ai

jamais connu, René, et que je commence seulement à découvrir ta véritable image. Était-il nécessaire que tu ne fusses plus rien et pas même un corps mort, pour me faire admettre ton existence, indépendante de la mienne, pour vivre enfin à mes yeux, toi, et non cette imagination où, par peur et par égoïsme, j'aurais voulu me retrouver encore?»

Les divers récits qui composent le recueil des *Vivants* sont ainsi une suite d'études où Arland s'efforce de pénétrer dans l'âme cachée des humbles habitants de son village natal. Le portrait qu'il nous en livre est véridique et émouvant, parce qu'il s'approche d'eux, non pas avec l'orgueil et la condescendance du «littérateur», mais avec une sympathie tout humaine, déséprise de soi, emplie de respect pour autrui. Toutefois, — malgré tout, — ce qu'il recherche en eux, c'est encore un reflet de sa propre inquiétude, et peut-être aussi comme une leçon à tirer pour lui-même de leur comportement vis-à-vis du destin. (Il faut noter d'ailleurs que, par leur date, *Les Vivants* sont antérieurs à *La Vigie*.)

Faisant entendre une note infiniment plus apaisée que celle des *Vivants*, *Les plus beaux de nos jours* sont un chant, mélodieux et pur, élevé à l'honneur de tout ce qu'il y a de miraculeuse poésie, de fugitive et poignante douceur dans la vie de l'homme. Dans chaque existence, fût-ce celle en apparence la plus banale ou la plus pauvre, Arland s'efforce de découvrir un souvenir, un trésor caché, un parfum secret, qui confèrent tout de même à cette existence son prix, sa beauté, sa valeur, et aussi sa grandeur simple. Parmi tant de peines et de misères qui forment la trame habituelle de nos jours, Arland s'attache à mettre en évidence les instants privilégiés où l'être accède à une brève et heureuse plénitude. Et que cette plénitude en soit la cause ou bien l'effet, il importe de remarquer qu'elle accompagne presque toujours le geste par lequel l'être *se donne*.

Enfin, *Terre Natale*, le dernier livre publié par Arland,

marque le moment où un homme, ayant atteint la quarantaine et réalisé déjà une large part de sa vie, éprouve le besoin de confronter son destin avec celui de tous les siens, de le rapporter à la race et au sol dont il est issu, — pour sentir si, quoique s'étant très éloigné d'eux dans l'esprit comme dans le temps, il ne se rattache pourtant point à eux par quelque détour, il ne peut tout de même s'insérer dans leur tradition et trouver place dans leur continuité. *Terre Natale* met aussi en évidence quelques-unes des valeurs essentielles qu'en remontant à ses origines Marcel Arland a redécouvertes, et dont il se constitue à son tour l'héritier et le dépositaire, les intégrant à son vivant humanisme.

Arland, dit-on, passe la majeure partie de l'année à la campagne, dans son village, aux confins de la Bourgogne, de la Champagne et de la Lorraine, parmi ces paysages d'une sobre et discrète beauté qui lui dispensent ses joies les plus pures. C'est là, si l'on en croit ses derniers livres, qu'il éprouve le mieux l'harmonie de l'homme avec la Nature, et, dans le retour lent, alterné et indéfiniment répété des saisons, qu'il goûte comme le sentiment de ce qu'il y a d'éternel ou d'inépuisable en elle. C'est là, parmi les métayers et les paysans, qu'il sent le mieux l'accord profond des hommes entre eux, accord certes non pas voulu ni délibéré, mais créé inconsciemment en eux par leur fidélité commune à une même terre, à un même ciel, à un même travail dont ils dépendent, par leurs peines et leurs joies partagées, par leur vie simple et identique. C'est là que le labeur de l'homme prend tout son sens. Non pas travail abstrait, comme au bureau ou à l'usine, détaché de ses origines et de son but, morcelé, mécanisé et avili. Mais tâche complète et féconde, créée par l'homme pour l'homme, et dont il mesure au bout de l'an le pain et le vin qu'elle apporte.

A la campagne encore, Arland a connu le prix de la pauvreté, non pas de celle qui prive et mutilé douloureusement l'homme,

mais de celle qui le découvre à lui-même dans sa nudité et sa vérité, qui l'empêche de s'oublier dans les divertissements factices, de confondre sa personne avec ses richesses ou sa situation sociale. A la campagne, l'homme, face à la nature et à lui-même, réduit à ses occupations essentielles, ne perd pas de vue la claire notion de son être et de son destin. C'est pourquoi la souffrance ni la mort ne le déconcertent ni ne l'abattent. Voyez tout ce peuple admirable de villageois et de paysannes qui vont et viennent dans les récits d'Arland. Quelle simplicité, quelle humilité dans leur âme ! Le plus bel orgueil paraît grimace à côté. Quelle *gentillesse* vis-à-vis du destin : une acceptation non pas honteuse ni résignée, mais noble, venant d'un cœur qui sait être égal à ce qui lui advient : qui n'éprouve devant la douleur ni révolte, ni surprise, mais se mesure à elle avec sérénité et fermeté. Ni révolte, ni surprise : ces êtres savent que la douleur et la mort font partie du destin de l'homme, que lui n'est pas indigne d'elles, ou qu'elles ne sont pas indignes de lui.

Tels sont à peu près les éléments de la sagesse qu'Arland a recueillis au contact des siens, ou qu'il a redécouverts en lui-même. Il reste à y ajouter un trait ou deux, et l'on posséderait la figure assez complète d'un humanisme dont l'exigence fondamentale aura été de toujours appréhender l'homme dans sa vérité et dans sa totalité. Nul plus qu'Arland n'a aimé l'homme d'un amour si plein à la fois de clairvoyance, de bonté, d'admiration et de pitié ardente. D'un amour qui accepte le tout de lui : son corps et son âme, ses misères, ses faiblesses et ses vertus, les expressions très diverses de son émouvante fragilité. Arland ne renie aucune de nos passions, il ne glorifie pas leur aveuglement ou leur cruauté ; mais il leur demande seulement d'être suffisamment essentielles, suffisamment fortes et généreuses pour paraître belles. Il ne condamne ni ne méprise la chair. Si différents l'un de l'autre que puissent être l'esprit et le corps, il n'oublie pas toutefois

combien en nous ils sont étroitement et indissolublement mêlés, combien la joie de la chair exprime naturellement la voix de l'âme, combien la joie de l'âme retentit spontanément dans la chair.

Arland n'a jamais accepté de reprendre à son compte les exigences étroites et arbitraires d'une certaine morale. La qualité de son âme transcende naturellement les catégories du mal et du bien, si relatives et si contingentes. Et c'est pourquoi il est peu d'œuvres où l'on respire, aussi fortement que dans la sienne, le climat de la noblesse et de la vraie grandeur.

* * *

Il nous reste à nous demander jusqu'à quelle profondeur les derniers écrits d'Arland expriment la vérité de son apaisement intime. Est-ce réellement que son inquiétude l'a quitté, ou bien peut-être n'est-ce pas que lui-même volontiers cherche les remèdes d'un tourment qui l'habite, mais dont il n'est plus épris? Ou si même il est apaisé, la sérénité qu'il détient répond-elle directement aux motifs évoqués dans ses livres, ou n'est-elle pas plutôt le reflet d'une conscience d'écrivain assurée d'avoir déjà par son œuvre réalisé pour une très large part son rêve de grandeur? Si par ailleurs il ne se savait être Marcel Arland, en possession de facultés de création qui lui procurent une liberté spirituelle magnifique, aurait-il accepté de voir se rétrécir son destin à la mesure de ces vies humbles dont il raconte la poésie et la beauté dans ses nouvelles? Je ne saurais répondre. Enfin, il faut bien dire que ni *Terre Natale*, ni *Les Vivants*, ni *Les plus beaux de nos jours*, ne sont des œuvres qui peuvent se suffire à elles-mêmes. Elles sont trop restreintes, elles ne sauraient prétendre à une portée d'enseignement pareille à celle qui, par exemple, se dégage de *La Vigie* ou de *L'Ordre*. Elles n'acquièrent de signi-

fication et de valeur que confrontées aux publications antérieures de Marcel Arland, que rapportées à la totalité de son message. Mais lui ne nous a pas encore donné le livre qui exprimerait de façon complète, profonde et saisissante les éléments de cette sagesse acquise dans la plus récente étape de son évolution.

Emile SIMON.

POÈMES.

ABANDON.

*Le merveilleux amour, que vous disiez si cher,
Vous l'avez laissé fuir entre vos doigts ouverts,
... Ce merveilleux amour, soi disant nécessaire...*

*C'était mon âme entière à votre amour offerte ;
Mon âme entière a fui parmi vos doigts ouverts ;
Et je me sens glisser vers la terre première,*

*Comme un sable tiédi retournant à la grève
Quand la main capricieuse et qui l'avait choisi,
Le laisse retomber entre ses doigts ouverts.*

LACRYMATOIRE.

*Ce vase étroit et frêle, où j'ai versé mes larmes,
De son verre irisé les transforme en lumière...
Le caprice amusé d'un cœur indifférent,
Jouant de la douleur qu'il cause et qui me broie,
A chacun de mes pleurs, sourit indolemment.*

SOURIRE.

*Sur la mer, un bateau ;
Au rosier, une rose
Une main d'enfant qui se pose...
Tu n'es point consolée mais pourtant tu souris.
Laisse en toi s'affronter la Douleur et le Beau.*

M. L. BIANQUIS.

CONTES D'ORIENT.

«EL MÉLAWIYÉ».

Dans la salle, tapissée de nattes, du *djâmech el-Mélawiyé*, les derviches avaient « tourné » cette *nuit de mehraj*.

Mes yeux croient vous revoir, derviches à barbes pointues, éphèbes aux visages graves, vieillards souriants sous le *koulah*. A mon oreille bruit encore l'envol de vos jupes blanches, plissées. Et le son enjôleur d'une flûte et le clapotis d'un tambourin à peau fluette retrouvent parfois, en mon âme, un lointain écho. Vos pas, derviches, se posaient alors sur la natte, comme la rosée du soir. Que cachaient vos bras chastes sur vos poitrines, derviches blancs ? Et que répondaient-ils lorsque vous les écartiez de vous-mêmes, pareils à des ailes d'hirondelles ? Et quelle fut l'intensité de votre absorption en Dieu quand vous chantiez le saint nom d'Allah ?

Cette nuit de mehraj j'avais cru sentir, dans moi et autour de moi, des effleurements d'un monde doux comme un fruit confit, et qui portait un parfum léger et caressant. Puis il disparaissait avec les replis d'une jupe, comme disparaissent sous le voile, des traits adorés. Mais n'était-ce qu'illusion dissipée dans la fumée d'une cigarette, l'impertinent verbiage d'une gente personne quittant le *djâmech el-Mélawiyé* avec la sensation d'avoir goûté à un plaisant spectacle ?

Et ce soir-là, parmi toute l'assistance, nul ne parut ressentir les fibres de votre extase, derviches. De votre mystère, j'ai fait autrefois un poème. Aujourd'hui, je n'en rapporterai qu'un récit succinct, auquel je convierai l'européen, mon frère.

Un matin, où j'étais venu dans ce café situé à quelque distance du *djâmech el-Mélawiyé*, un cheikh me conta ce que certains seraient tentés de nommer «la légende des derviches tourneurs». Quand le cheikh commença son récit, la brise qui se jouait dans les peupliers cessa. Les branches inclinèrent leurs têtes, comme des êtres humains, et comme des yeux de femmes, les feuilles eurent des pétilllements. L'eau du petit ruisseau avait miré au soleil sa robe de soie et dans le café régnait soudainement une paix de mosquée.

«C'était, avait dit la voix du cheikh, du temps où le Prophète, — que les bénédictions et la paix de Dieu soient avec lui! — fuyait la Mecque se rendant à Yathrib, Abou Bakr el-Siddik, — qu'Allah lui accorde sa grâce! — l'accompagnait. A dos de leurs dromadaires, ils allaient tous deux, à travers les sables. Et derrière eux, à l'horizon, disparaissait la ville des Koreichites où les idolâtres, — qu'Allah les maudisse! — avaient essayé d'assassiner l'Envoyé de Dieu.

«Toute une journée, les montures ne s'étaient arrêtées nulle part. Mahomet, le Seigneur de l'Humanité, voulait atteindre au plus tôt Yathrib. Là-bas, il serait en sécurité parmi ses disciples. Mais l'astre du jour, dans sa course, le devançait. Bientôt la nuit était venue et les deux voyageurs pensèrent se réfugier dans quelque lieu où ils seraient à l'abri de l'intempérie et des bêtes nocturnes. Une grotte se présenta à leurs yeux. Ils purent y entrer, eux et leurs montures. Le Prophète, — Paix avec lui! — s'endormait après avoir pris peu de nourriture et Abou Bakr el-Siddik veilla quelque temps sur son sommeil.

«Eveillés avec l'aurore, Mahomet, le Seigneur de l'Humanité et son compagnon, décidèrent de continuer leur route. Mais

Le regard du grand Envoyé de Dieu se porta sur une immense toile d'araignée qui s'étendait épaisse à l'entrée de la grotte. Et il eut la révélation de ne pas quitter ce refuge. En effet, dans la matinée, des cavaliers mecquois lancés à sa poursuite passèrent devant la grotte et s'y arrêtrèrent. Mais aucun d'eux ne pensa y pénétrer car ce n'était pas en ce lieu que Mahomet pouvait se cacher. La toile d'araignée paraissait bien vieille et nul n'aurait pu entrer dans la grotte sans la déchirer. Ils s'en allèrent donc droit devant eux, sur la route de Yathrib. Mais la tombée de la nuit les vit repasser par là et retourner d'où ils étaient partis. Le Prophète, — Paix avec lui! — était sauvé. Les deux voyageurs restèrent encore une nuit dans leur refuge et au matin, pendant que Mahomet dormait, la tête reposant sur le genou d'Abou Bakr, un serpent sortit d'un trou et se dirigea vers le disciple. Abou Bakr el-Siddik, éveillé depuis longtemps, vit la bête immonde. Mais il ne voulut, malgré sa frayeur, se lever et attaquer la bête de peur de réveiller le Prophète qui, de la nuit, n'avait fermé l'œil. Le serpent se jeta sur Abou Bakr et le piqua à la jambe. Malgré lui, le blessé fit un geste de douleur et Mahomet s'éveilla. L'Envoyé de Dieu aperçut le serpent et comprit. « N'aie aucune inquiétude, avait-il dit à son disciple. » Et étendant un peu de sa salive sur la blessure, il invoqua Allah. Instantanément la souffrance et le venin disparurent. Emerveillé, Abou Bakr el-Siddik se dressa et tournant cinq fois sur lui-même prononça à plusieurs reprises le Saint Nom d'Allah. Le serpent gisait sur la terre, écrasé par la malédiction de Mahomet.

« Et si les *Mélawiyé* tournent les nuits de Ramadan, c'est en souvenir de ce miracle du Prophète, que les bénédictions et la paix de Dieu soient avec lui! »

Telles furent les paroles d'un cheikh que j'écoutais, un matin, dans un café arabe, proche du *djâmeh el-Mélawiyé*.

LA MOSQUÉE BLANCHE.

Je rentrais, hier dans l'après-midi, d'une longue promenade dans la Ghouta, lorsque je rencontrai Tewfic. Ses petits yeux, son sourire moqueur sous son minuscule tarbouche de fonctionnaire retraité et ce je ne sais quoi de bonhomme dans toute sa physionomie me réjouirent le cœur. De ma promenade dans la banlieue damascaine où j'étais allé chercher l'inspiration, je revenais l'esprit las et engourdi. Je ne m'en cachais d'ailleurs pas. « Alors, plaisanta Tewfic, Schéhérazade, pour toi, est muette et voilée aujourd'hui? Tu ne trouves plus de sujet de conte? Je vois que le vieux Tewfic doit se dévouer. Ah! tous ces écrivains qui ne pensent qu'à inventer le Vrai et le Beau quand ils sont vivants et réels. Tiens, les voilà, devant toi ». Et sa main me montra, blanc comme un lis, un minaret qui s'élançait gracieux vers le bleu firmament.

— Sais-tu que cette mosquée a son histoire? Une histoire simple et digne d'être rapportée. Tu connais, sans doute, du moins de réputation, Abou Zéid, le propriétaire de près d'une centaine de maisons?

— Abou Zéid? celui que l'on nomme *Abou thamanin mouftah*, le père de quatre-vingts clés?

— Oui! lui-même. Maintenant écoute. Tu as certainement entendu dire qu'il ne fut pas toujours riche. Mais tu ignores, peut-être, qu'il était, il y a très longtemps, marchand de mûres. Un farche, un plateau en bois sur la tête, il s'en allait par les rues de la ville, criant sa marchandise. Cela dura des années. Aussi le jour où l'on s'aperçut, dans son quartier, qu'Abou Zéid prêtait de l'argent sur gages, à des taux très élevés, il y eut un grand étonnement parmi ses voisins. Serait-il donc devenu riche? Mais l'étonnement devait grandir plus

encore car bientôt Abou Zéid commençait à acheter des terrains et à faire construire des maisons. Après cela, il ne tarda pas à abandonner son métier de marchand de mûres.

Sa fortune, comme tu dois te l'imaginer, tient de la légende. D'aucuns se plaisent à révéler qu'il cache dans des ténéké — ces bidons de pétrole qui servent à tout — des milliers de livres turques or. Des mystiques certifient que des djinns lui firent découvrir un trésor, un homme de sa condition ne pouvant devenir aussi riche. Détesté et méprisé, Abou Zéid passe pour avare. Il est surtout le plus impitoyable des propriétaires. Pour un loyer qui n'est pas intégralement payé à la fin du mois, il coupe l'eau à ses locataires. Il les prive même de l'électricité et va jusqu'à les menacer de ses avocats et des tribunaux et de les jeter lui-même à la porte.

Que ne racontes-tu pas à son sujet ! Abou Zéid vole le sable posé devant les bâtisses en construction et, un soir où il s'était laissé surprendre, un veilleur de nuit l'avait rossé d'importance ! Abou Zéid maudissait un soir son fils qu'il chassait pour avoir dépensé, en une seule journée, cinq livres syriennes. Et cet avare, — que Dieu châtie ! — bat sa bru qui ne veut se vêtir d'une seule et même robe, été comme hiver. Ne se contente-t-il pas, lui-même, de sa *joubbeh*, son manteau, qu'il paraît ne jamais quitter ?

Il est capable de mourir de faim plutôt que de se payer le repas d'une nuit, assure-t-on parfois. Mais c'est là pure calomnie. Abou Zéid — que je connais bien — est homme à avaler par repas un rotol de pain, de légumes et de viandes et le double de fruits. Il s'habille comme un mendiant mais il est un gouffre lorsqu'il s'agit de son estomac. Rien n'est suffisamment bon pour lui. Qu'il ne se réjouisse pas car il est écrit qu'au jour de la résurrection l'avare portera au cou les objets de son avarice. C'est la prédiction que ses locataires lui font toutes les fois qu'il les persécute.

Ils ne lui pardonnent d'ailleurs jamais de mettre la main

aux réparations nécessitées par le mauvais état de ses maisons. Quelle honte ! Un homme aussi riche qui fait le travail d'un ouvrier ! Un père fonctionne mal, le voilà devenu serrurier, un mur qui laisse filtrer l'eau et Abou Zéid devient maçon. Et lorsqu'il se mit en tête de faire bâtir cette mosquée que tu vois, il surprit plus d'un. Une mosquée, un édifice qui ne rapporterait rien, c'était vraiment une bien belle action pour un avare. — Voilà ton sujet de conte.

Et les demeures qui sont au pied du djameh sont des immeubles wakf dont le revenu sert à l'entretien de la mosquée. Si tu prenais la peine de visiter l'édifice, tu trouverais, à l'intérieur, la tombe qu'Abou Zéid se réserve pour le jour où il ne sera plus.

Et le sourire du vieux Tewfic se fit plus moqueur.

* * *

Je m'en voudrais de modifier en rien l'histoire de la « Mosquée Blanche » d'Abou Zéid. Cependant je ne peux m'empêcher de la méditer. S'est-il avoué coupable ? A-t-il voulu racheter sa faute par une bonne œuvre ? Mais, comme il est dit dans le Koran : « Le Seigneur abaissera sur lui un regard propice car il est Indulgent et Miséricordieux. »

Les livres or d'Abou Zéid représentent peut-être des pleurs et des cris, des déchirements de cœur, des misères étouffées. Mais sa « Blanche Mosquée » se dresse pure et glorieuse aux yeux d'Allah.

LA PIERRE DE SANG.

Chez un marchand de curiosités orientales, je découvrais — merveilleux hasard — dans un fouillis de cornalines ocre, d'agates de sang et de pierres mauves, pâles et blanches, une pierre vert bouteille enchassée dans une bague vieil argent. Celle-ci portait gravée une date « 57 » de l'hégire » et un nom « Ahmad ». C'était là cette fameuse « pierre de sang » dont parlent les chroniqueurs arabes. Quelques attouchements de cette pierre magique suffirent à arrêter les hémorragies des blessures les plus béantes. J'achetai le talisman — non pour sa vertu miraculeuse — mais à cause du récit qui s'y rattache et que l'antiquaire me rapporta en termes aussi fleuris que convaincants. Cette bague est tout ce qui reste des amours d'un chevalier franc et d'une gente sarrasine. Voici ce récit :

« C'était du temps de la dynastie bouride, à Damas, à l'époque où Zenghi, père de notre grand Nour el-Din, — que Dieu soit satisfait de lui ! — tentait de s'emparer de la cité dans le but d'en faire sa capitale. Le roi de Damas avait demandé l'aide du roi des Francs. Ce dernier fut tout heureux de défendre la ville contre Zenghi dont il était l'ennemi. Parmi les Chrétiens venus guerroyer aux côtés des Musulmans, se trouvait un jeune seigneur du nom d'Oddon. Il était blond, plein de vie et de témérité. Un des premiers sur les remparts, il ressemblait à un glaive jetant la mort autour de lui. Mais à la nuit, une flèche vint surprendre son courage intrépide. Et Oddon s'effondra comme une fleur aux pieds de ses hommes émus et terrifiés. On le porta évanoui dans la seule demeure voisine. L'époux étant à la guerre, deux seules femmes l'habitaient. On étendit le blessé sur une natte et la maîtresse de céans vint, les larmes coulant sous son voile, humecter les

lèvres du jeune homme de quelques gouttes d'eau de rose. Les hommes retournèrent aux murs plus combatifs que jamais, venger leur seigneur. Bientôt une jeune fille, belle comme une nuit étoilée, vint aux côtés de sa mère, se pencher sur le guerrier franc, toujours évanoui. De ses mains fines elle lava la blessure sur laquelle elle étendit des herbes hachées et pétries dans un vase où nageait une eau huileuse au parfum de musc. Mais le sang continuait doucement à couler, pareil à une plainte. Les deux femmes se regardèrent, puis la jeune fille retirant les herbes, ôta de son doigt un anneau sur lequel elle prononça quelques mots. L'approchant ensuite de la plaie, elle se mit à en frotter légèrement les lèvres saignantes. Oddon ouvrit alors des yeux douloureux et surpris. Et son regard bleu rencontrant les yeux noirs qui le fixaient, il eut un très faible sourire. Le sang avait cessé de couler. Quels furent les premiers mots échangés entre cet étranger et cette jeune Damascaine surprise, dévoilée ! Mots de tendresse reconnaissante et de douceur sans doute, mais ce que les yeux s'étaient déjà confiés nul ne le saurait, même pas la vieille mère, toute heureuse du retour à la vie de ce jeune homme beau comme une fille. Oddon et Zeineddar s'aimèrent-ils ? L'eau qui s'écoulait tristement dans le bassin de marbre de la maison damascaine, vit-elle mêlées à ses gouttelettes fines, des larmes d'espoir et de crainte ? Le manuscrit relatant la destinée tragique de ces deux êtres est muet sur ce sujet. Mais ceux qui connurent le seul Amour digne d'être vécu, l'amour impossible, semé de pièges dont le moindre risque est d'être mortel, cet amour presque immatériel où le cœur ressent la volupté inconnue à toute sensualité, devineront qu'Oddon et Zeineddar avaient échangé, mieux que des serments, un gage d'éternelle possession. La vie ne saurait plus les retrouver que vivants ou morts mais toujours l'un à l'autre, scellés, dans une étreinte qui n'est plus une étreinte banale d'amour... Zeineddar et Oddon furent des amants de rêve. Mais bientôt

le Franc dut repartir, Zenghi ayant abandonné la lutte. Les adieux d'Oddon et de Zeineddar furent certainement douloureux et nobles. Le Franc emportait, à son doigt, l'anneau de pierre verte, gage éternel d'une « amitié » de deux cœurs.

« Oddon n'aurait peut-être été qu'une brise printanière caressant la fleur pâle et tendre de l'abricotier si un jour, Zeineddar n'était morte, une nuit où son âme s'envola éteinte par la lassitude et le désespoir. Quant à Oddon, quelques semaines après la mort de Zeineddar, blessé dans un combat et perdant son sang, il vit que la pierre verte qu'il portait toujours était devenue terne. Il s'éteignit à son tour, comme une lampe de mosquée, car Zeineddar lui avait dit que le jour où cette pierre deviendrait terne et sans effet, l'âme de Zeineddar aurait quitté cette terre. »

Ainsi finissait l'histoire de l'antiquaire qui me vendit « la pierre de sang » verte à nouveau. Sans doute, dans l'Au-delà, le chevalier retrouva sa gente sarrasine.

Raymond LOIR.

PASSANT,
CONNAIS-TU PRÈS D'ICI LE CHEMIN SACRÉ DES DIEUX
QUI MÈNE A MEMPHIS ?

Sinon, suspends ta course inquiète, et va, libéré, étancher ta soif de repos dans les profondeurs d'une Nature généreuse et apaisée. Ton oreille attentive écouterait des confidences murmurées pieusement.

L'Infini du Temps, sans bornes, comme l'Espace, t'enveloppera de son Manteau d'Oubli.

Et à ton tour Tu murmureras avec le Poète :

« Tu ne me permets pas seulement une de ces froides visites qui étonnent, Tu me donnes aussi de plonger mon regard dans Ton sein profond, comme au sein d'un Ami. »

Mais auparavant, écoute ces aveux :

Un jour que le Soleil éblouissant dardait ses feux sur un bas-relief, j'examinai longuement une scène de la vie des champs, admirant les mouvements harmonieux et lents des êtres et des animaux accomplissant le rite du Labeur éternel. Le soir, quand sur la Métropole allumée, la Nuit étendit sa traîne sombre qui ruisselait de lueurs douces, je fermai les yeux sur cette image paisible...

Un homme trapu, vêtu du court pagne des Pharaons et tenant en main un gros bâton, m'accosta. Ses yeux brillants avaient un éclat insoutenable. Je fus remplie d'une respectueuse appréhension et, répétant le geste atavique, je baissai les miens avec pudeur. Une minute s'écoula comme un siècle. Puis d'une voix basse et persuasive, l'Inconnu parla avec précaution :

« Salut à toi, ô Étrangère. Tu contempas ce matin le tauureau marchant d'un pas pesant ; l'âme d'Osiris tressaillit, et m'envoya au-devant de Toi en messager. Mon nom est Cheikh el-Balad. Ton âme, poursuivit-il, aime les horizons larges, c'est pourquoi je viens t'amener vers des lieux opulents. Tu connaîtras la Gîté recueillie où se célébraient la Fête du 6^e du mois et la fête du 7^e du mois. Tu verras, farouche et austère, Memphis, la ville des Rois où s'accomplissaient, en signe d'adoration, les sacrifices rituels. Le chemin qui y mène est appelé le Chemin Sacré des Dieux. Tu surprendras Ramsès l'impérissable, taillé dans un roc imposant comme les années qui passent. Viens, ce char t'y conduira par une allée mystérieuse, troublante dans ses aspects inattendus, si attirante, que ton âme goûtera l'émotion divine de ceux qui habitent près des étoiles.

« D'abord, tu pénétreras, par une route nue et poussiéreuse, mais l'enchantement commencera au moment où tu t'y attendras le moins. Il t'empoignera... Dans ta chair coulera une extase vaste comme le paysage et ton cœur battra à grands coups. Tu voudras alors étreindre avec tes bras ce Tout écrasant, mais ils retomberont impuissants le long de ton corps.

« Alors dans une paix intérieure indicible, tu regarderas insatiable et les mots te paraîtront vains. Viens. »

Frisonnante, je montais dans le char étroit et, tenant en brides les chevaux fougueux, l'émissaire au regard ardent près de moi, je m'élançais en avant...

Je vis dans une fascinante métamorphose perpétuelle, des

arbres mornes, tordus, aux feuillages ternes, disparaître pour faire place à des arbres hauts et puissants. Dans leurs branches touffues, qui se balançaient au vent, dansait une lumière caressante pareille à celle des vieilles lampes aux verres translucides. Elle illuminait le vert frais des feuilles larges comme des paumes. Je vis cette route spacieuse, droite, interminable, prendre des courbes parfaites ; et ces arbres vigoureux s'inclinaient jusqu'à terre pour épouser de leurs têtes fières des lignes fléchies et devenir des haies diaprées.

Et toujours ce vert émeraude profond, qui insinuait dans les pores une béatitude inépuisable.

J'entendais le silence.

Un silence prenant qui s'élevait dans les jungles transparentes des dattiers altiers, fous de hauteur. Ils m'entouraient à présent à droite, à gauche, me devançaient. Derrière ces dattiers sveltes et aristocratiques, je suivais des yeux les voiliers blancs qui glissaient sur une eau invisible. Subitement ces dattiers élancés furent remplacés par d'autres, nombreux, épais et courts, écaillés comme des crocodiles.

Là-bas, au loin, dans une luminosité irisée se dessinaient à grands traits, dépouillées des lierres lisses et roses, des colines. A leur pied étaient couchées nonchalamment des villes blanches. Des ombres douces s'accrochaient dans les creux de la paroi unie qu'irradiait l'Astre agonisant. Dans le fond, nébuleuse et hautaine, le Citadelle fidèle, levant ses Minarets au Ciel, faisait sa prière du couchant. Tout à coup, calme, omnipotent, le lit du Fleuve s'avancit majestueux, paisible en surface, mais travaillé par des courants qui le ridaient. Dans ses flots amples des gamousses placides baignaient, avec jouissance, leur peau noire qui brillait au Soleil en des reflets moirés. Ensuite, dans une fluctuation rythmique, le Nil se divisa en deux courants. Sur les eaux brunes scintillantes, j'ai vu puisant de l'eau, en gestes cadencés, mes fellahs gravés dans les bas-reliefs. Rejetant sa dignité séculaire, il devint

ondoyant pour se glisser à travers la verdure tendre, en trois longues rivières argentées, tandis que dans une pénombre tamisée, se dressaient les Trois Flancs triangulaires purs et nets d'une Beauté inaltérable.

Et toujours cette quiétude croissante qui s'engouffrait dans les somptuosités riches et denses.

Une ferveur délicate se posait partout.

Quand, haletante de tant de splendeurs entrevues, je voulus arrêter la course ardente, l'Envoyé me dit :

« Regarde, c'est derrière ce vaste étang circulaire, entouré de palmiers chargés du poids pesant de leurs dattes, comme les déesses de leurs pendentifs, que repose, de son dernier sommeil, le Guerrier victorieux. »

Au-dessus d'une colline, dans une solitude plus poignante après ces visions innombrables, émergea, colossal, étendu sur le dos, le Pharaon intrépide. Au milieu des ruines émouvantes, sa masse de granit gigantesque étalait des volumes monumentaux.

Ce dieu, qui avait défié la mort, reposait dans l'éternité qu'il avait recherchée et dans le cadre grandiose qui, seul, lui convenait. A côté de lui, cerné de murailles, dormait dans la même pose hiératique, un autre Dieu solitaire et énigmatique.

La mansuétude des dieux, même figés à jamais, est infinie : je sentis descendre en moi un peu de l'illumination de leur noblesse immuable, et j'inclinai lentement la tête.

PASSANT AMI, TOI... QUI M'ÉCOUTAS RELIGIEUSEMENT,
COMPLICE DE MON SECRET GRAVE, VA SANS HÉSITER, NOURRIR
TON ESPRIT FERVENT DE JOIES INCONNUES ET BELLES.

ET QUAND TU REVIENDRAS DE CES ENDROITS GLORIEUX TU
ME REGARDERAS AVEC DES YEUX BRILLANTS COMME CEUX DU
MESSAGER.

Rolande NAJAR.

MONTMARTRE

vu par un poète oriental après l'autre guerre !

— Vous savez, Jean, ce que je prends d'ordinaire : de la soupe à l'oignon et du vin blanc !

— Et de quoi écrire ?

— Non, j'ai sur moi un crayon et du papier.

Ceci dit, le garçon se mit à nettoyer avec un morceau de chiffon la table en bois devant laquelle j'avais pris place et sur laquelle quelque farceur sans doute avait dessiné à l'aide d'un canif une femme nue s'étirant, puis s'adressant de nouveau à moi, le visage éclairé par un sourire :

— Continuez-vous à écrire des vers à la manière de Max Jacob ?

Il y avait dans sa voix comme une intonation sourde et équivoque. Je m'écriai tout de suite :

— Je vous ai dit, Jean, que tout cela était bel et bien mort. Adieu le temps de Montparnasse et du *café du Dôme* ! A Montmartre, ici, je suis devenu un autre homme, et je fais autre chose.

— Vous écrivez toujours *Shéhérazade* ? L'avez-vous terminée ?

— J'y mets la dernière main. Mais j'ai cependant besoin, pour cela, d'un peu de musique semblable à celle de Stravinsky... A propos, je viens de faire la connaissance d'un

compositeur hongrois, qui ressemble à Stravinsky, mais qui est, pour ainsi dire, plus jeune de cœur ! Il se peut qu'il me soit de quelque utilité, mais là n'est point la difficulté...

Soudain je m'arrêtai de parler. Je venais justement de penser à la « fin » qu'en vain je cherchais alors pour *Schéhérazade*. Jean, ayant sans doute remarqué que mon esprit était parti très loin, me laissa un moment pour aller accrocher à l'une des patères fixées au mur mon chapeau à larges bords et mon pardessus noir que la pluie avait mouillés. Une minute après il était encore près de moi et disait :

— Connaissez-vous Georges Auric ? Il s'asseyait à cette même table. Aujourd'hui c'est un musicien fort connu. Vous aussi, peut-être, demain... qui sait ?

Je pris le parti de rire :

— Merci, Jean. En vérité, mon avenir est bien obscur. Car même Montmartre, malgré toute sa séduction et toute sa magie, n'a pas su encore faire quelque chose de moi. Comme vous voyez, je n'y ai appris qu'à penser et à chercher. Quel sera le résultat de mes recherches ? Je ne sais... Mais, je puis vous dire que si Auric a réussi, c'est tout simplement parce qu'il a bâti son œuvre sur un passé récent. Mais, moi, il me faut tracer mon chemin à travers un passé sur lequel le temps a jeté son voile de poussière... !

Jean hocha la tête silencieusement, puis, ayant porté la main à son oreille, il prit une cigarette qu'il alluma. Cela fait, il se saisit d'un balai et se mit à nettoyer l'intérieur du café. Les clients n'allaient pas tarder à envahir l'établissement. Déjà, à l'horizon, le jour s'annonçait... Il y avait alors comme consommateurs deux hommes (poètes ou apaches, on ne pouvait jamais savoir !) qui s'étaient hissés sur des chaises, devant le bar de zinc, et qui buvaient du café noir tout en mangeant des petits pains. Dans un coin se trouvait également une des courtisanes du quartier, triste échantillon des habituées que j'appelais alors « les chats du lieu ». Elle avait le

visage pâle sous le fard, et, de temps en temps, elle lançait des regards furtifs vers une glace sur laquelle était écrit : *Café Cyrano*.

Jean revenait à moi, m'apportant la soupe et le vin. Je demeurai cependant plongé dans mes réflexions. Alors Jean, après m'avoir regardé un instant, de me dire :

— Je vois que l'inspiration ne vous rend visite que vers la fin de la nuit !

— Vous avez raison, Jean ; elle ne vient qu'en même temps que les voitures d'arrosage et les carrioles transportant les légumes, dont le vacarme réveille les paisibles dormeurs !

Il se mit à rire. Quant à moi, ayant replié le papier et rejeté loin de moi le crayon, je plongeai ma cuiller dans la soupe et me mis en devoir d'absorber en silence le liquide chaud. Mais quelques secondes après, je me tournai vers mon ami :

— Savez-vous, Jean, où j'étais ce soir ?

Jean me répondit aussitôt de la voix d'un homme au courant de tout :

— Au *Lapin Agile*.

— Vous n'y êtes pas. J'étais là... !

Et du doigt je désignai le *Rat Mort*, près du café. Cette boîte de nuit était renommée, et il fallait être riche pour y pénétrer. Une expression de profonde pitié et le doute se lurent aussitôt sur le visage de Jean, qui dit, incrédule :

— Et où avez-vous pris l'argent ?

— En voilà une question. Jean ! Où j'ai pris l'argent ? Que pensez-vous donc que je sois ?

Mais déjà il riait en ajoutant :

— Je sais que vous êtes un artiste, et entre l'art et l'argent il y a une vieille querelle !

Ces paroles étaient tellement vraies que je ne pus que soupirer en disant :

— C'est vrai. Mais quand donc cette haine se dissipera-t-elle, Jean ? N'y aura-t-il pas un seul moment de répit ?

L'argent est bon, Jean. La monnaie est belle. Voir la richesse, l'opulence et la prodigalité couler là-bas au *Rat Mort*, fortifie et allonge la vie ! Oui, j'étais là-bas ce soir. Soyez sans crainte. Jean, ce sont des amis riches qui ont fait les frais de cette bombance. J'ai été obligé d'accepter. Ils ont ainsi dépensé cinq cents francs, le prix de deux bouteilles de champagne. N'oubliez pas, Jean, que cet établissement est fréquenté par les gens fortunés. On n'y voit que faux-cols rigides, que chemises blanches et qu'habits noirs. Mais, pris au dépourvu, je n'ai pas pu me préparer à cette fête, et je me suis présenté dans la tenue très propre que vous voyez !... sans me raser, ni même peigner mes cheveux en broussaille !

Jean me regarda des pieds à la tête puis dit, en souriant à mon aspect :

— Qu'importe ! Vous, vous êtes de l'espèce des poètes !...

— Vous dites ?

— Tout vous est permis à vous !

— Cette liberté, hélas ! qu'on nous envie tant, à quoi sert-elle sans argent ! Ah ! je n'oublierai jamais tout le déploiement de richesse que j'ai vu là-bas... A un moment donné, j'étais assis, tout comme vous me voyez, en compagnie de deux « poules de luxe » d'une beauté éblouissante. Deux pièces d'art sortant de la main d'un maître coiffeur ! Oui, Jean, croyez-moi ; j'étais en présence de deux statues vivantes ! Où sont-ils les Phidias et les Praxitèle ? Combien leur étonnement serait grand s'ils venaient à voir les salons de toilette, ces cénacles de la beauté ?... La femme, aujourd'hui, n'est plus l'inspiratrice de toute œuvre d'art ; elle est elle-même une œuvre d'art dont on s'inspire pour créer des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture !... Mais revenons à nos moutons !... Je fus bientôt ivre, très *raf* même, à cause justement de la délicieuse boisson, et je ne sais comment je me vis dansant aux bras d'une belle. Oui, dansant, moi qui ne sait rien de la danse. Un jazz jetait ses notes endiablées. Au milieu d'un entrechat,

je jetai un coup d'œil sur la glace accrochée au mur. Ah ! le joli spectacle : j'étais, imaginez ! coiffé d'une tiare grotesquement bigarrée de rouge et d'or. Mon corps était entièrement pris dans l'enchevêtrement des serpents. Un frisson me parcourut, mais, me tournant du côté des autres danseurs, je remarquai qu'eux aussi, grands comme petits, portaient des couronnes et des tiaras, le tout en papier maché ! Tous aussi dansaient pêle-mêle dans un mouvement effréné et diabolique. On nous eût pris pour les adorateurs de Dionysos. Oui, Jean, je viens de passer une soirée merveilleuse. Vous ne pouvez pas savoir à quel point l'homme peut jouir de la vie, ici à Montmartre ! Et le *Rat Mort* est plein de vie !

Jean avait écouté en silence mon récit. Quand j'eus terminé, il hocha la tête et dit :

— Non, non, Monsieur Hakim. Non, notre vie à nous est dans ce coin pauvre. Le vrai Montmartre, c'est le *Café Cyrano*, *Le Chat Noir*, *Le Lapin Agile*, *Aristide Bruand*, *Le Paradis*, *L'Enfer*, etc. Quant aux autres établissements qui ressemblent au *Rat Mort*, ce ne sont que des pièges tendus pour attraper l'argent des riches !

Ce propos me fit réfléchir tant il semblait vrai. Puis je m'écriai :

— Bravo, Jean ! Ce que vous dites là est juste et profond. D'ailleurs, savez-vous pourquoi j'ai quitté Montparnasse pour venir vivre ici à Montmartre ? C'est que moi aussi j'ai senti ce que vous dites : l'esprit commercial et l'appât du gain dominant Montparnasse, qui n'est plus à cette heure que le domaine des touristes cosmopolites. Et là où le touriste apparaît, apparaît en même temps le mensonge traînant avec lui la prodigalité et la vanité, trois défauts suffisants à eux seuls pour effaroucher l'art. J'ai senti tout de suite, dis-je, que Montmartre, avec ses bas-fonds, devait être encore l'empire de l'art vrai et de la pensée libre. Oui, combien je me

sens respirer à l'aise quand, par exemple, je traverse la rue Rochechouart ou la rue Blanche, ces quartiers modestes qu'Utrillo a immortalisés dans ses toiles...

Jean m'interrompt pour dire, les yeux brillants de plaisir :

— Utrillo? Il est venu ici lui aussi. Il s'est assis dans ce coin, et je l'ai entendu parler...

— Ici dans ce café? Mais, pourquoi s'étonner... Je suis convaincu que, malgré toute la gloire qui l'entoure, Utrillo ne peut oublier la vie d'enfant de la bohème qu'il a vécue à Montmartre. D'ailleurs, n'est-ce pas pour cette même raison qu'il ne veut point quitter ce quartier qui l'a vu grandir? Que cette reconnaissance est admirable, et combien je le comprends! L'amour de cet amant honnête pour Montmartre n'a sans doute pas refroidi... J'ai quelques copies de certains de ses tableaux. Mais je ne les regarde pas souvent aujourd'hui, je les laisse pour plus tard, quand je n'aurai plus rien que des images. Pour le moment, Montmartre m'imprègne de toute son ambiance et insuffle en moi toute sa poésie, toute sa musique intérieure, cette musique que je n'oublierai jamais et qui, j'en suis sûr, se répercutera en moi durant ma vie.

Emu, je me tus un instant. Jean profita de mon silence pour reprendre :

— Comptez-vous vivre ici longtemps?

— Ah! puissè-je...

Ces mots étaient sortis du plus profond de mon cœur, car, tout de suite j'avais entrevu le fantôme de l'avenir, qui me regardait...

— Taisez-vous, Jean! Ne me parlez pas de demain. Pour le moment, je vis. Et il me suffit de vivre ici à Montmartre, ce paradis de l'Art; ce paradis, hélas! que je perdrai un jour, je le sais. Plus tard, j'y penserai avec amertume, et je regretterai la vie vagabonde que je mène à travers le *Café Cyrano* et le *Lapin Agile*. A chaque minute de mon existence,

je revivrai intensément le souvenir des heures révolues, et, surtout, les heures passées dans cet établissement : je reverrai sa clarté diffuse, ses tonneaux en bois, qu'on a retournés pour les utiliser en guise de tables et devant lesquels les consommateurs viennent s'asseoir, et les dessins de ses murs, qui amusent par leur caractère spirituel et ironique et par leur bon goût. Je n'oublierai pas non plus les vieux airs que d'habiles chansonniers ont remis à la mode et que tout le monde chante maintenant en buvant du porto mêlé à du kirsch et en riant aux mots des types comme vous. Étrange chose, en vérité, que cet établissement, où propriétaire et garçons sont poètes et chansonniers ! N'est-ce pas que c'est dans un café comme celui-ci que Carco, Dorgelès, et Yvette Guilbert, avant eux, ont connu la renommée ?

— Allez-vous chaque nuit là-bas ?

— J'y allais presque régulièrement du temps que j'habitais tout près. Mais ces jours-ci je demeure dans un autre quartier, car il est dans mes habitudes de changer constamment de domicile. Ah ! combien il est beau de pouvoir se déplacer et de se sentir libre de se mouvoir à sa fantaisie. Je perche en ce moment dans une chambre, sous les toits d'un immeuble de la rue Rochechouart. J'ai pour voisins quelques dessinateurs, de ceux qu'on appelle « copistes ». Quand j'ouvre ma fenêtre, je vois le dôme du Sacré-Cœur, qui, de mon nid, paraît aussi petit qu'un œuf. Il me semble parfois pouvoir le tenir dans ma main. Une seule chose me gêne cependant dans ma nouvelle chambre : la pluie qui s'égoutte du plafond et qui m'oblige à poser au-dessus de ma tête un récipient pour éviter ainsi d'être mouillé. Oui, Jean, c'est là notre vie à nous, comme vous dites. Et je l'aime, moi, cette vie : je ne voudrais pas la changer pour un empire. Je la trouve belle, tout simplement... A propos, vous ai-je dit que du temps que j'habitais ailleurs je voyais de ma chambre le cimetière de Montmartre, dont les châtaigniers, vers la Noël, se couvraient d'un

manteau de neige qui les faisait ressembler à des anges immaculés... Un beau spectacle n'est-ce pas, Jean?

Le garçon leva la tête et dit :

— Oui, c'est vraiment un beau spectacle ! D'ailleurs, la beauté, n'est-ce pas le seul bagage des poètes ! Avez-vous une cigarette au moins, Monsieur Hakim ?

— Ni des allumettes, Jean. Je le regrette. Vous avez oublié que je ne fume pas ?

— C'est vrai. C'est vrai que vous ne fumez pas, et c'est bien regrettable !

— Il y a cinq choses que je n'ai jamais faites de ma vie : fumer, mettre des gants, porter une montre, monter à bicyclette et nager !

Jean se mit à rire à haute voix. Entretemps, j'avais avalé tout le potage et bu jusqu'à la dernière goutte de vin. Dès que cela fut terminé, mon interlocuteur enleva le verre et la tasse et s'éloigna. Sur quoi, je pensai à me remettre à mon travail, mais j'entendis soudain l'horloge sonner six heures et demie et je vis le jour pointer à l'horizon. A travers les vitrines de l'établissement, je remarquai les ouvrières et les ouvriers qui se dirigeaient hâtivement vers le tramway ou le métro tout en parcourant rapidement le journal du matin. Je demandai aussitôt mon chapeau et mon pardessus. Jean me les apporta en disant :

— Pourquoi partez-vous de bonne heure ?

— Tôt ?

— Vous n'avez pas écrit un traitre mot.

— Le jour m'a surpris, Jean. Et *Schéhérazade* se tait dès que le jour paraît.

Jean garda un moment le silence, médita, puis opina :

— Elle est comme Montmartre.

De saisissement, je le fixai attentivement, ne pouvant en croire mes oreilles. Mais lui de continuer, expliquant :

— Montmartre de même se tait dès que le jour paraît !

Transporté de joie, je jetai brusquement mon chapeau sur la table en m'écriant :

— Jean ! De deux choses l'une : ou vous avez un cœur intelligent ou vous êtes un poète-né. Nommez-vous comme vous voudrez, mais croyez-moi, vous dites en ce moment, sans le savoir peut-être, des paroles vraies et belles. Montmartre est Shéhérazade, et, pour être franc, ce n'est pas inutilement que je suis venu habiter à Montmartre. Vous lirez plus tard mon *Schéhérazade* et vous y décelerez facilement les traits de ce quartier. Car, pour moi, Schéhérazade n'est pas la création d'un esprit imaginaire ni l'héroïne d'une légende pour gens crédules, comme le supposent Catulle Mendès dans son poème et Rimsky-Korsakov dans sa symphonie ! Non, pour moi, Schéhérazade est l'histoire de la pensée et de ses liens avec la Grande Vérité. L'histoire de l'âme détachée de la matière. Ainsi Montmartre, qui est renommé pour ses plaisirs et par son matérialisme ambiant, n'est-ce pas que son âme, chaque jour, se détache de lui pour s'épancher en créations parfaites ! Montmartre est cette femme capricieuse dont l'âme profonde veille, cette courtisane qui dort le jour et se tient éveillée la nuit pour dévoiler à ses amants les beautés et le mystère de la vie. Comme Schéhérazade, elle anime la nuit par ses récits d'amour et d'art et ne s'arrête que vers le matin. Mais Schéhérazade a dit tout ce qu'elle avait à dire en mille et une nuits, puis elle s'est tue, car son mari et amant Schahryar, qui l'avait écoutée avec admiration, était devenu plus clairvoyant ; le voile qui l'aveuglait s'était dissipé. Elle lui avait fait entrevoir ce que la vie a de signification et ce qu'il y a après la vie ; il comprit qu'avant de connaître Schéhérazade, il n'était qu'un enfant qui s'amusait chaque nuit avec une femme mise à mort le lendemain. Aux côtés de son épouse, il vit autre chose dans la vie, autre chose que les amusements et la frivolité. Schéhérazade, éducatrice de Schahryar, parvient à faire de ce dernier, après mille et une nuits, un homme.

Puis elle en fait quelque chose d'autre qu'un homme : ce qu'il y a au-dessus de l'homme. De même pour Montmartre, on y entre enfant en quête d'amusements, on y devient un être qui sent et on le quitte en homme pensant. Néanmoins, Schéhérazade a fait son œuvre en mille et une nuits, tandis que Montmartre ne cesse de l'accomplir chaque nuit, depuis des centaines d'années, et non pas pour un seul homme, mais pour un grand nombre d'hommes. Non pas avec tout le monde mais avec celui qui sait lui prêter l'oreille, qui lui tend les bras, qui connaît et comprend son langage, et qui, à travers son apparence d'insouciance et de légèreté, descend jusqu'au fond de son âme. Plus encore : Montmartre n'est pas uniquement cette courtisane dispensatrice de plaisirs bas, non, c'est, au fond, l'inspiratrice de la pureté la plus complète. Je vous jure, Jean, que je n'ai jamais trouvé de pureté plus grande que dans ce quartier frivole. Pouvez-vous le croire ? Et en savez-vous la cause ? C'est bien simple : la liberté. La liberté absolue de faire n'importe quoi sans que cela soit prohibé et sans qu'il y ait de crainte à le faire. La possibilité de faire ce qui est défendu m'en a dégoûté. L'homme, de par sa nature même, aime ce qui lui est défendu et hait ce qui est à la portée de sa main. Ainsi Schahryar, qui a joui durant son passé des femmes et des plaisirs de la chair est sur le point de mourir d'ennui. Mais quand vient Schéhérazade et que celle-ci lui dévoile les beautés de l'âme et ses joies, il devient subitement un autre homme aimant tout ce qui est esprit et haïssant tout ce qui est matière. Aussi s'écrie-t-il chaque fois qu'il se trouve en présence de cette dernière : « Je suis rassasié de chair... je suis rassasié de chair !... » Ce cri, je l'ai poussé, comme l'ont poussé d'autres artistes avant moi à Montmartre. Vous voyez combien Montmartre en réalité est l'empire de l'âme et non pas celui de la matière ! Bien plus encore, Jean : Montmartre est la fenêtre grande ouverte sur le désert de la pensée qui tue. C'est le point de départ pour le voyage ef-

frayant qu'accomplit chaque artiste vers la Grande Vérité. Montmartre lui ayant appris à penser, il poursuit son chemin sans se soucier des liens du cœur ni des fatigues de la route et ne s'arrête qu'après avoir atteint l'inconnu. Souvenez-vous : Picasso, Jean Cocteau, Eric Satie, Zadkine, et tant d'autres, musiciens, peintres et poètes partis à l'aventure dans ce désert... Personne ne sait s'ils reviendront ou non. Schéhérazade de même, dès qu'elle dévoile à son époux et amant les beautés de la pensée, celui-ci rejette loin de lui tout lien du cœur et, conduit par un mirage de l'esprit, part à travers ce désert... Et personne ne sait s'il reviendra ou s'il ne reviendra pas. Alors que Schéhérazade, comme Montmartre, demeure pour contempler, d'un regard profond, l'amoureux qui vient et l'amoureux qui s'en va, avec 'toujours sur les lèvres l'énigmatique sourire qui ne la quitte pas...

Je me tus un peu et levai les yeux sur Jean. Celui-ci, écoutant comme dans un rêve, paraissait figé en statue. Mais en ce moment quelques ouvriers et ouvrières firent irruption dans le café pour se faire servir une tasse de café avec un petit pain. Revenant à lui, le garçon se dirigea rapidement vers eux. Quant à moi, ayant endossé mon pardessus, je me dirigeai vers ma chambre. Là, je fis baisser les stores pour ne pas être gêné par la lumière et remplis d'eau chaude la bouteille que je mets d'ordinaire sous mes pieds avant de dormir jusqu'au « levé » de la nuit, imitant en cela les artistes et amoureux de Montmartre, dont la devise est : « Vivre la nuit et mourir le jour. »

Tewfik EL-HAKIM.

(Traduction d'A. Khédry).

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

(SUITE).

Le 31 décembre 1859.

La publication de la brochure *Le Congrès et le Pape* a pris les proportions d'un événement de la plus haute importance. L'effet qu'elle produit est immense.

Le parti conservateur et catholique est atterré. Le parti Piémontais, et avec lui les unionistes et les mazziniens en triomphent.

Mais tous, qu'ils en souffrent ou qu'ils s'en réjouissent, éprouvent, cependant, dans leur douleur comme dans leur joie, une sorte d'inquiétude, pleine d'anxiété.

Il ne m'appartient pas d'apprécier cet opuscule. J'ai pour mission, pour devoir, et je m'efforce de le remplir aussi scrupuleusement que possible, de faire connaître à Votre Excellence les faits qui se passent autour de moi et les impressions qui en résultent. Fidèle à la ligne de conduite que je me suis tracée, je n'hésite pas à lui dire que la brochure *Le Congrès et le Pape* a porté un coup terrible non seulement à la cause du Souverain-Pontife et des Princes, mais encore, je le crains,

à la politique que le Gouvernement de l'Empereur faisait soutenir par ses Agents.

Le parti annexioniste, qui, abandonné par l'opinion publique, ruiné par le refus de la régence du Prince de Carignan, se sentait arrivé au moment suprême, vient de recevoir une vie nouvelle.

Ses espérances sont revenues plus brillantes, son courage plus ardent, son audace est désormais justifiée.

« Vous le voyez, disent ceux qui appartiennent au parti annexioniste, notre cause est gagnée. La brochure qui émane évidemment d'une pensée Auguste, reconnaît aux Romagnes le droit de s'émanciper, de secouer le joug du Pape et de disposer d'elles comme elles le jugent convenable. Notre triomphe est ainsi consacré. Les Romagnes sont en état de révolution, elles se sont insurgées contre le Gouvernement du Pape, qui ne les a pas abandonnées, qui n'a cédé qu'à la force et qui est encore à Rome. Nous, nous avons été abandonnés par nos souverains. Nous sommes restés sans Gouvernement, livrés à nous-mêmes et, avec la sagesse et la maturité d'un grand peuple, nous avons proclamé à la face de l'Europe nos désirs, notre volonté.

« Si donc le droit des Romagnes est reconnu, le nôtre doit l'être plus encore.

« Le fait accompli la brochure le proclame, est la loi des temps modernes. Eh bien ! L'annexion est accomplie. La Toscane n'est plus qu'un avec le Piémont. »

Ces raisonnements, que je ne fais que transcrire, sont ceux des Piémontais, des unionistes. Ils sont surtout ceux du Gouvernement de Florence.

Une personne qui occupe ici, par sa famille et par elle-même, une position des plus honorables et qui est en relations fréquentes avec MM. Ricasoli, Ridolfi (1) et consorts, sort de

(1) Ministre des Affaires Étrangères du gouvernement de Florence.

chez moi ; elle est arrivée aujourd'hui même de Florence et a voulu me rendre immédiatement compte de ses impressions. Elles sont en complète harmonie avec ce que je viens d'avoir l'honneur de dire à Votre Excellence. Le Gouvernement considère la brochure comme l'événement le plus inattendu et le plus favorable à la cause de l'annexion. Il y puise une nouvelle ardeur pour marcher plus avant dans cette route et s'occupe, dès à présent, à consolider son œuvre par des mesures plus complètes encore.

Le parti des Princes, après avoir crié à l'abandon et presque à la trahison, semble maintenant plus calmé qu'on ne devait s'y attendre. Cela tient à ce que lui aussi a fini par trouver dans la brochure une espérance d'abord, une certitude ensuite.

« Les Romagnes sont perdues pour le Pape. Modène pour la famille d'Este, Parme pour le Duc Robert de Bourbon. Mais l'Empereur a promis au Grand Duc Ferdinand IV de ne pas l'abandonner et il est certain que Sa Majesté le mettra à la tête d'un royaume de l'Italie centrale dans lequel, avec la Toscane, entreront les Romagnes, Parme et Modène. »

Cette idée qui commençait à poindre avant l'apparition de la brochure a grandi depuis et beaucoup de personnes s'en préoccupent.

Mais à côté de celles qui espèrent un royaume de l'Italie centrale sous le sceptre du Grand Duc Ferdinand, il en est d'autres qui redoutent cette même création avec un Prince Français et c'est là ce qui cause ce sentiment d'inquiétude que j'indiquais à Votre Excellence en commençant ma dépêche.

En résumé, Monsieur le Ministre, la brochure *Le Pape et le Congrès* produit une impression générale et profonde, mais je crains que les idées qu'elle émet, loin d'être une solution pour les affaires d'Italie, ne viennent ajouter, au contraire, aux difficultés dont elles sont hérissées.

P. S. — Le 26 de ce mois, le Gouverneur de la ville de Sienna a fait répandre le bruit qu'il avait reçu des dépêches importantes et qui changeaient complètement la face des affaires en Italie.

Bientôt après, les agents du Gouvernement annonçaient que par un revirement inattendu le Roi de Naples avait proclamé la constitution Piémontaise, que le Pape renonçait aux Légations et que l'Autriche abandonnait la Vénétie, moyennant une indemnité de 500 millions.

Des bandes de musiciens ont aussitôt parcouru la ville, entourées de tous les partisans de l'annexion, et les chants, la musique, le désordre se sont prolongés jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Cette incroyable démonstration qui a eu lieu avec l'assentiment de l'autorité a causé la plus triste émotion dans la majorité de la population.

Le 2 janvier 1860.

J'ai l'honneur d'appeler votre attention sur le décret publié dans le *Moniteur Toscan* du 1^{er} janvier et dont j'envoie ci-dessous des extraits à Votre Excellence :

« Commandement général des troupes de la ligue de l'Italie centrale, Ordre du jour à l'armée n° 28.

« Dans le but d'unifier toujours davantage les troupes des provinces Romagnoles, Modénaises et Parmesanes avec celles qui se trouvent sous l'immédiate dépendance de Sa Majesté le Roi, il est ordonné ce qui suit :

« Art. 1^{er}. A dater du 1^{er} janvier 1860, les troupes des provinces Romagnoles, Modénaises et Parmesanes prendront la dénomination de : troupes Royales du Gouvernement de l'Émilie.

« Art. 2. Les brigades d'infanterie qui existent actuellement conserveront leurs dénominations, mais les régiments pren-

dront les numéros comme ils se trouvent indiqués ci-après ; la progression numérique sera établie suivant le grade d'ancienneté et à la suite des numéros d'ordre des régiments Sardes et Toscans.»

Depuis la publication de la brochure *Le Pape et le Congrès*, le parti Mazzinien déploie une activité inquiétante. On m'assure qu'il va faire tous ses efforts pour amener une insurrection générale dans les États du Pape. Hier, après la revue de la garde nationale, qui était très peu nombreuse, le général, son État-Major et tous les officiers sont allés adresser leurs félicitations à M. Magnosto, consul général de Sardaigne à Livourne.

Cette démarche a produit ici une très grande sensation.

On m'assure que le Gouvernement de Florence a reçu une dépêche télégraphique lui annonçant que la réunion du Congrès était remise à un temps indéterminé. Le Gouverneur de Livourne en a reçu communication.

Le 9 janvier 1860.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un exemplaire de l'*almanach* édité à Florence par D. Antonio Guadagnoli.

Pendant le règne du Grand Duc Léopold, cette publication éminemment populaire était faite sous la surveillance et en quelque sorte avec le concours des membres du Gouvernement. Elle avait ainsi comme un caractère officiel.

Il en est de même aujourd'hui et je puis assurer à Votre Excellence que le *lunario* de 1860 a pour collaborateurs plusieurs des hommes d'état qui gouvernent la Toscane.

Les renseignements qui m'ont été donnés à cet égard deviennent superflus quand on a parcouru cet opuscule, car il est empreint à un si haut degré de l'esprit qui anime le

gouvernement de M. Ricasoli qu'il est impossible de se méprendre sur ses origines.

J'appelle l'attention de Votre Excellence sur le commencement de l'article intitulé *della Indipendenza e Nazionalità*.

Je joins à cet affreux petit livre la proclamation publiée par M. Michel d'Angiolo à l'occasion de sa confirmation dans le poste de gonfalonnier de Livourne.

Pour qui connaît cet honorable mais très prudent magistrat, cette proclamation est presque un acte de courage. Le parti Piémontais en est indigné et M. Ricasoli a adressé à cette occasion les reproches les plus vifs et les menaces les plus terribles au gonfalonnier qui, dans un acte officiel, a osé ne pas employer une ou deux des formules adoptées, telles que *Re eletto*, *Re nostro* ou enfin *Re Galantuomo*, qui font si bien en gros caractères au milieu d'une affiche blanche.

Les nouvelles les plus alarmantes et les plus diverses éclatent à chaque instant à Livourne et y causent une perturbation morale des plus inquiétantes.

Une dépêche télégraphique commerciale de Rome annonce que la garnison française a reçu l'ordre de quitter cette ville dans le délai de six jours et de se replier sur Civita-Vecchia.

Cette nouvelle a jeté la plus profonde consternation dans tous les esprits religieux, sages, modérés, à quelque parti qu'ils appartiennent. Les exaltés, les Piémontais, les Mazziniens, qui ont ici dans ce moment beaucoup plus d'affinités qu'on ne le pense généralement, au contraire, en ont ressenti la joie la plus vive.

Tous, qu'ils la craignent ou la désirent, disent qu'une révolution terrible éclatera immédiatement après le départ de nos troupes. Si l'on devait ajouter une foi entière aux horribles propos des Mazziniens et de leurs amis, la vie du Pape ne serait pas épargnée dans les tristes circonstances qu'ils prévoient et espèrent.

Un autre bruit qui circula avec une persistance que rien ne

décourage, fait débarquer en Corse un corps de dix mille Français destinés à entrer bientôt en Toscane. On n'est pas d'accord sur le rôle qu'ils viendraient y jouer. Les uns prétendent que la guerre avec l'Autriche devant recommencer avant deux mois, les troupes françaises viendraient occuper la Toscane pour la défendre. Les autres assurent que leur arrivée coïncidera avec la restauration du Grand Duc Ferdinand IV.

Cette seconde assertion a tellement ému les coryphées du parti révolutionnaire qu'ils ont tenu une réunion solennelle à Florence. On a exposé la force des partis, les chances qu'ils pouvaient avoir et, enfin, on en est arrivé à cette conclusion : empêcher par tous les moyens possibles le retour de Ferdinand IV. Mais l'on se trouve en présence d'un parti pris bien nettement formulé et arrêté : susciter toutes les difficultés, faire appel au Piémont, employer toutes les influences dont on dispose à Turin, à Paris, à Londres, pour que le Prince rentre dans ses États avec l'aide de baïonnettes autrichiennes, et non sous la protection des troupes françaises.

On espère, en excitant la haine nationale contre les Autrichiens, faire rejaillir tout l'odieux de leur retour en Toscane sur le Grand Duc et préparer, ainsi, une nouvelle révolution.

Mais ceci n'est qu'une résolution *in extremis* et si la prudence exige qu'on prévoie les chances les plus défavorables, la raison dit aussi que dans ce moment plus que jamais on a lieu d'espérer. Je ne sais si le parti annexionniste attache réellement une si grande importance à la retraite de Son Excellence M. le Comte Walewski, mais il en tire les conséquences les plus graves.

D'après lui, cela indique un changement radical dans la politique du Gouvernement de l'Empereur. L'Italie centrale, Rome elle-même, sont abandonnées au Piémont et le programme de M. de Cavour est complètement réalisé.

La corvette à vapeur le *Prony* a reçu par le paquebot poste

arrivé hier matin, après un retard de 24 heures, l'ordre de quitter Livourne et de se rendre immédiatement à Toulon. Le départ du *Prony* a eu lieu ce jour-là même, à 6 heures. Un grand nombre de personnes assistaient à son appareillage et exprimaient hautement leur sympathie pour le commandant, les officiers et les marins du *Prony* qui, pendant leur séjour ici, ont donné tant de preuves de courage, de dévouement et d'abnégation.

La démission de Son Excellence M. le Comte Walewski, dans les circonstances qu'on suppose l'avoir motivée et le départ du *Prony* ont porté un coup décisif et terrible au parti de la restauration.

Le 19 janvier 1860.

J'ai reçu les dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser les 12 et 13 janvier dernier sous le timbre de la Direction Politique.

Les insinuations dont Votre Excellence a eu connaissance ne m'étonnent pas. Je les avais prévues et si elle veut bien se faire représenter la dépêche que j'ai adressée au Département à la date du 15 décembre dernier, elle verra que je m'attendais aux attaques dirigées contre moi.

Ma situation, qui a été difficile dès mon arrivée en Toscane l'était devenue beaucoup plus encore dans ces derniers temps. Son Excellence M. le Comte Walewski m'avait fait l'honneur de me donner de vive voix des instructions qui ont été ma seule règle de conduite depuis que j'ai pris la direction du consulat général de France à Livourne. Je m'y suis conformé strictement mais sans m'écarter en rien de la modération qui, dans le fond et dans la forme, peut seule amener de bons résultats.

Depuis la retraite de M. le Comte Walewski, sans avoir à démentir rien du passé, j'ai pris une attitude toute d'observation et me suis rigoureusement abstenu d'énoncer aucune

opinion sur le passé, le présent ou l'avenir. Je suis heureux de voir que Votre Excellence n'a pas ajouté foi aux insinuations dont elle me parle et qu'elle ait bien voulu avoir confiance dans les rapports que j'ai eu l'honneur d'adresser au Département.

Depuis près de douze années que j'ai l'honneur d'être consul général, j'ai pu, j'ai dû me tromper dans mes appréciations, mais jamais je n'ai dit un mot qui fût contraire à la vérité, telle que ma raison, mon expérience et ma conscience me la faisaient voir.

Cette ligne de conduite sera toujours celle que je suivrai, mais je ne dois pas dissimuler à Votre Excellence que je me trouve ici dans des circonstances exceptionnelles et que ma personnalité, quelque soin que je prenne d'en faire abstraction, sera encore souvent attaquée.

Les deux principales autorités du pays, M. Biscossi, Gouverneur civil et militaire de Livourne, M. Isola, directeur de la marine Toscane et du port de Livourne, tous les deux Piémontais, ont montré, lors du débarquement du 5^e corps, un mauvais vouloir qui a été signalé aux Départements des Affaires Étrangères, de la Guerre et de la Marine. Leur conduite hostile envers la France a donné lieu à des rapports émanés de tous les agents français qui ont été en relations avec eux.

Malgré cela, ils désiraient avidement la décoration de la Légion d'Honneur et quand ils ont vu un de leurs subordonnés, M. le lieutenant de vaisseau Parenti, honoré de cette distinction si bien méritée, leur colère s'est manifestée de la manière la plus vive et la plus active.

Tous ces faits se passaient avant mon arrivée et cependant c'est moi personnellement qu'ils en rendent responsable.

Mon attitude ne s'est pas ressentie de cette situation quoiqu'il y ait cependant dans la conduite de M. Biscossi des faits dont la gravité dépasse toutes limites.

Le 28 septembre, le lendemain de mon arrivée à Livourne j'ai eu l'honneur de lui faire en uniforme et accompagné de M. Sènevier une visite officielle qui ne m'a pas encore été rendue. Après une observation de ma part, j'ai reçu seulement sa carte.

Depuis lors, je suis allé deux fois chez le Gouverneur, pour des affaires de mon consulat général et je n'ai pas eu encore le plaisir de le voir chez moi.

Mais ce sont là des procédés qui n'excitent en rien ma susceptibilité. M. le Gouverneur de Livourne, Major d'infanterie Biscossi et moi, nous avons un genre de vie tout à fait différent. Il passe ses soirées au café ou dans des lieux dont même en employant les figures les plus pudiques on ne saurait désigner la nature, moi je les emploie à travailler au milieu de ma famille ou avec quelques personnes honorables et sympathiques. Quoi qu'il en soit, Votre Excellence peut être convaincue que j'ai dit et dirai toujours la vérité et que d'ailleurs je me conformerai, comme je l'ai toujours fait, aux instructions qu'elle voudra bien me faire l'honneur de m'adresser.

Je verrai avec plaisir arriver à Livourne un bâtiment de la Marine Impériale et j'y crois sa présence utile, mais il est une observation que dans l'intérêt du service et après beaucoup d'hésitations je lui demande la permission de lui soumettre.

Pendant tout le temps de la station du *Prony* à Livourne, je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports avec M. le Comte de Missiessy, son commandant.

C'est un homme de cœur et d'intelligence très distinguée à tous égards et dont dans d'autres circonstances la présence ici serait vivement à désirer. M. le Comte de Missiessy se croit chargé d'une mission politique et l'ardeur et l'absolutisme de ses convictions religieuses peuvent être pour les agents du Ministère des Affaires Étrangères une cause sérieuse d'embarras nouveaux.

Je prie au surplus Votre Excellence de vouloir bien demander à cet égard des renseignements à M. le Comte de Mosbourg, qui, j'en ai l'assurance, partage complètement mes sentiments à cet égard.

Son Excellence le Gouverneur civil et militaire de Livourne a donné cette nuit un bal auquel assistaient beaucoup d'officiers de la garde nationale avec leurs familles. Vers 11 heures, deux boîtes en carton, ficelées et chargées de poudre, ont éclaté près de son palais. L'individu qui a commis cet acte insensé a été immédiatement arrêté. On a trouvé sur lui un autre projectile et un stylet d'une force énorme.

Quelques instants après, deux autres boîtes ont éclaté près du corps de garde de la garde nationale établi au palais du Grand Duc. Là encore deux arrestations ont été faites par la garde nationale. L'émotion bien naturelle produite par ces explosions était à peine calmée qu'un coup de feu tiré à la porte même du poste est venu ajouter encore au trouble général.

Le fait était cependant beaucoup moins grave : le factionnaire, en maniant son fusil, l'avait fait partir.

Les individus arrêtés appartiennent, dit-on, à la plus basse classe du peuple. Les projectiles, à en juger par ceux qui ont éclaté et par celui qui a été saisi, ne pouvaient produire que du bruit.

On ignore encore si c'est l'œuvre d'un parti ou d'individus isolés. Il semble cependant difficile, en présence des événements de même nature qui ont eu lieu avant-hier à Florence, d'admettre qu'il n'y ait pas là un plan combiné.

La frégate à vapeur de Sa Majesté Britannique *Euryalus* de 51 canons et à bord de laquelle se trouve Son Altesse Royale le Prince Alfred, est arrivée à Livourne le 16 de ce mois. Le soir même, Son Altesse Royale est partie pour Pise et Florence.

On m'assure que Son Excellence M. Boncompagni vient d'arriver à l'instant à Livourne.

Le 19 janvier 1860.

Dépêche télégraphique chiffrée.

M. Boncompagni appelé à Turin par le télégraphe vient de partir pour Gênes.

Je vous prie de retarder le départ du *Prony* jusqu'à l'arrivée de ma dépêche de ce jour.

Le 21 janvier 1860.

La corvette à vapeur *Prony*, commandée par M. le capitaine de frégate Comte de Missiessy, est arrivée hier soir à Livourne.

La frégate Anglaise *Euryalus* a quitté la rade le même jour. La frégate Anglaise *Terrible*, qui est ici en station depuis près de huit mois, fait ses préparatifs de départ en attendant l'arrivée de la corvette *Racoon*, qui doit la remplacer dans la station de Livourne.

D'après les renseignements que j'ai recueillis, les tentatives criminelles qui ont eu lieu dans la nuit du 18 de ce mois ne sauraient être attribuées à aucun des partis politiques qui divisent la Toscane. Deux des individus arrêtés sont des gens de la pire espèce et qui étaient sortis de prison le jour même. Ayant appris que le Gouverneur donnait un bal, ils ont imaginé des pétards, inoffensifs en eux-mêmes, mais dont l'explosion, dans leur pensée, devait jeter le trouble, la terreur et la confusion parmi les personnes qui assistaient à la fête et leur fournir ainsi l'occasion de faire main basse sur les bijoux, parures et dentelles des invités.

Cette fois-ci, ce n'est donc qu'une combinaison de voleurs, dans laquelle la politique n'entre pour rien. Mais il ne faut pas se le dissimuler, l'état des esprits présente des symptômes qui, chaque jour, deviennent plus inquiétants.

Une anxiété terrible pèse sur tout le monde et fait désirer ardemment une solution.

Le parti annexioniste, habile à exploiter toutes les circonstances qui peuvent servir à sa cause, a profité des événements pour proclamer que l'annexion était désormais irrévocablement accomplie. D'après lui, c'est la volonté de l'Empereur, il en a des preuves certaines et d'un moment à l'autre, il attend un acte éclatant qui la consacre. Au besoin, il est disposé à s'en passer et à agir envers et contre tous. Cependant, malgré son assurance, ce parti subit la loi générale de la Toscane, et peut-être en regardant de près, pourrait-on, comme je l'ai déjà indiqué dans d'autres dépêches, apercevoir derrière ses allures triomphantes un découragement sérieux.

En m'exprimant ainsi, je parle de la masse du parti, car ses chefs, soit par conviction soit par calcul, ne laissent voir que la certitude de la victoire.

Malgré tout, et quand tant de circonstances devraient anéantir ses dernières espérances, le parti du Grand Duc reste fidèle à ses convictions et à ses illusions.

Cette fermeté semble d'autant plus étrange qu'il se connaît, s'apprécie et se sent incapable d'agir par lui-même. Mais il attend des autres et c'est là ce qui fait sa force.

Le clergé, vivement agité par les événements qui se sont succédé depuis la dernière quinzaine de décembre, semblait tout d'abord vouloir prendre une attitude franchement militante. Après quelques tentatives dont le succès n'a pas répondu à son attente, il est entré dans une voie plus calme et a adopté une règle de conduite si uniforme qu'on dirait en quelque sorte l'exécution d'un mot d'ordre.

Son action est aujourd'hui moins bruyante sans cesser pour cela d'être ardente. Elle s'exerce par les mille moyens dont il dispose, mais de manière à ne pas attirer l'attention et surtout de manière à ne pas fournir des armes à ses adversaires.

Son langage, lorsqu'il parle de l'Empereur, est empreint d'un caractère d'animosité qui perce à travers les formes dont il essaie encore d'atténuer la vivacité. Sa colère est grande de toutes ses espérances déçues, de ses illusions perdues, de ses rêves effacés. Le souvenir des bienfaits passés ne sert qu'à donner plus de force aux accusations qu'il formule et la reconnaissance est étouffée par l'idée de vengeance.

Si, comme j'ai tout lieu de le croire, les renseignements qui me sont fournis sont exacts, telle serait aujourd'hui la situation du clergé, non pas seulement en Toscane, mais dans toute l'Italie.

Au milieu de tous ces éléments divers, le parti Républicain Mazzini et consorts, qui semble sinon anéanti, au moins réduit à l'impuissance, affecte des allures qui tendent à consacrer l'idée de sa ruine complète. S'il faut en croire des gens bien informés, ce ne serait qu'une ruse de guerre, à l'aide de laquelle il travaillerait activement et sûrement au succès de ses idées. Profitant des fautes des autres partis, il en augmente l'importance afin d'attirer sur eux l'attention des gouvernements et de la détourner de lui-même.

Je sais de bonne source que la situation générale de l'Italie et surtout des Romagnes et de la Toscane remplit d'espérance les chefs intelligents de ce parti.

« Les grands gouvernements font nos affaires à merveille, disait récemment l'un d'eux. Par leurs incertitudes, leurs décisions, leurs contradictions, ils perpétuent l'état de choses actuel en Italie. Ils habituent les peuples à la République, car, en fin de compte, à une formule près, que sont les Gouvernements de Bologne, de Modène, de Parme et de Florence? »

Telle est, Monsieur le Ministre, la situation des partis autour de moi.

Il résulte, je le crois, de cet exposé fait avec toute l'impartialité que je m'efforce d'apporter dans mes observations, que l'incertitude qui pèse sur ce pays ne peut que servir la cause

du mal, que la prolongation d'un tel état de choses, loin d'amener une solution, ne saurait qu'ajouter aux difficultés de l'avenir et qu'enfin il faut se hâter pour ne pas laisser prendre des habitudes, former des relations, établir des intimités d'idées, d'intérêts, de passions dont le souvenir sera sans cesse évoqué dans l'avenir et deviendra une source nouvelle et inépuisable de troubles, de dissensions, de révolutions et de catastrophes de toute nature.

P. S. J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence, le numéro du *Moniteur Toscan* du 19 janvier qui contient le décret par lequel le gouvernement de Florence proclame en Toscane le statut constitutionnel du Royaume de Sardaigne.

Le 27 janvier 1860.

Aujourd'hui, MM. Biscossi et Isola ne prennent plus la peine de dissimuler leur haine contre la France et, dans les dernières fêtes, j'ai remarqué que le drapeau français qui figurait jusqu'ici à côté du drapeau sarde dans toutes les manifestations publiques, avait été supprimé au Palais du Gouverneur, à celui du Grand Duc, à la municipalité et sur les édifices du port.

Le changement de ministère qui a eu lieu hier à Turin a été accueilli avec une vive satisfaction par tous les esprits exaltés. Le retour de M. de Cavour aux affaires a été salué comme la résurrection de l'Italie. On dit hautement que c'est l'annulation complète de la paix de Villafranca et le triomphe de l'unité italienne dans la plus large acception du mot.

L'ancien programme de M. de Cavour va enfin être réalisé. Le Pape ira à Jérusalem, le Roi de Naples où il pourra, et des Alpes au Vésuve et à l'Etna l'Italie ne formera plus qu'un grand Empire qui, sous le sceptre du Roi Victor Emmanuel

vengera les injures que les peuples désormais affranchis ont subies tant de siècles.

Car, et c'est là un des caractères les plus saisissants de ce programme, l'organisation d'un aussi vaste État, si profondément divisé, composé d'éléments si divers, de besoins, d'idées, de tempéraments si différents, cette organisation se fera comme par enchantement et dès le lendemain de sa création, l'Empire italien sera assez fort pour n'avoir d'autre soin, d'autre préoccupation que la revanche du passé.

Au milieu de ces déclarations il est un fait curieux à observer et dont la signification n'échappe à personne : on parle beaucoup de vengeance, mais très peu de reconnaissance.

Pour ma part, j'en suis arrivé à cette conclusion que, quoi que l'Empereur fasse pour les Italiens comme il est évident qu'il ne pourra jamais réaliser tous leurs rêves, à l'instant où il sera forcé de s'opposer à leurs desseins, il deviendra pour eux un ennemi, un traître. Le souvenir des manifestations qui ont suivi la paix de Villafranca justifie trop les tristes prévisions pour que j'aie besoin d'insister à cet égard.

La restauration de M. de Cavour, comme on dit ici, a donné aux annexionistes une assurance qui, cette fois, me paraît exempte des inquiétudes que j'ai eu l'honneur de signaler précédemment à Votre Excellence. D'après eux, la lutte est terminée, le fait accompli est reconnu, consacré. Ceux qui voudraient désormais s'y opposer sont, à l'extérieur, des ennemis ; à l'intérieur, des révolutionnaires. La fête de la bénédiction des drapeaux de la garde nationale de Livourne, qui aura lieu dimanche prochain et pour laquelle on fait de grands préparatifs, emprunte à ces circonstances une véritable importance. M. Ricasoli présidera la cérémonie et l'on assure qu'il saisira cette occasion pour proclamer quelque grande mesure destinée à compléter l'annexion.

On annonçait depuis quelque temps l'arrivée prochaine des troupes piémontaises à Livourne. Malgré la persistance de

cette assertion, je n'y avais pas jusqu'ici attaché une grande importance. Je suis aujourd'hui obligé d'en parler à Votre Excellence, car on en parle d'une manière si précise, si formelle qu'il faut bien en tenir compte.

D'après les dernières nouvelles, tous les bataillons d'infanterie toscans seraient très prochainement réunis à Pise et, de là, dirigés sur le Piémont. En même temps, les troupes sardes entreiraient en Toscane.

Les officiers du régiment des Vélites en garnison à Livourne ont déjà fait, dit-on, leurs visites d'adieu et des lettres sont arrivées à la Poste de Livourne à l'adresse d'officiers piémontais.

Le 30 janvier 1860.

Son Excellence M. le Baron Ricasoli a fait le 27 de ce mois son entrée solennelle à Livourne. L'accueil qui lui a été fait par la population, bien que peu enthousiaste à cet instant, a cependant été tout différent de celui qui avait salué M. Boncompagni à son arrivée.

La ville entière était pavoisée et les drapeaux français, qui depuis quelque temps avaient été généralement supprimés dans les manifestations de ce genre, ont reparu plus nombreux que jamais. Toutes les maisons particulières en étaient ornées, les édifices publics seuls s'étaient abstenus de les arborer. M. Ricasoli est descendu au Palais du Grand Duc et s'est montré à la foule à laquelle il a adressé les paroles suivantes :

« Livournais,

« Merci des marques de sympathie que vous venez de me donner. Je vous connais depuis longtemps, je sais votre affection à la patrie et les sacrifices que vous vous êtes imposés. Je compte donc sur votre courage, votre dévouement et votre patriotisme, dans les graves circonstances où se trouvera

probablement notre pays. Je vous ferai connaître demain plus au long tous mes sentiments. »

Le soir Son Excellence s'est rendue au théâtre *Arvalorati*, qui était éclairé *a giorno* et que remplissait une foule immense (700 billets avaient été distribués par l'administration municipale). L'entrée de M. Ricasoli dans la loge de Son Altesse le Grand Duc a produit un instant d'émotion et presque d'effroi, puis l'enthousiasme a pris le dessus et Son Excellence a été saluée à plusieurs reprises par les cris et les vivats des spectateurs placés au parterre et aux étages supérieurs. Ce soir-là même le Palais du Grand Duc, celui du Gouverneur, la Municipalité, la Douane et les maisons qui entourent ces édifices publics et forment la place d'armes, étaient illuminés, le reste de la ville était plongé dans son obscurité ordinaire. Hier matin la garde nationale s'est réunie sur cette place au fond de laquelle se trouve la cathédrale. Un autel était dressé en avant du portail principal et des tribunes établies de chaque côté. Au fond, le buste de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel dominait la foule. La garde nationale, composée de trois bataillons formant un effectif d'environ mille hommes, était rangée en bataille sur trois lignes.

Les drapeaux ont été bénis. A cet instant, M. Ricasoli a prononcé le discours que j'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence.

Ces paroles, bien que peu de personnes aient pu les entendre, ont été accueillies par des vivats enthousiastes.

Immédiatement après, M. le Président du Conseil des Ministres, à cheval, en habit noir, le ruban tricolore en écharpe, a passé devant le front des bataillons de la garde nationale.

Une foule immense remplissait les intervalles des lignes et faisait entendre des cris, des applaudissements, agitait ses chapeaux, ses mouchoirs au moment où le dictateur passait devant elle.

Après la revue, M. Ricasoli a visité les établissements de

bienfaisance, et la foule s'est dispersée sans avoir la curiosité de le suivre.

Je ne connais pas les Italiens, mais la population de Livourne me paraît offrir le plus étrange amalgame de sentiments qui se puisse imaginer.

Ce qui ressort le plus clairement pour moi du spectacle de ces deux jours, c'est un certain enthousiasme (en France, l'expression serait beaucoup trop forte, mais j'adopte celle dont on se sert autour de moi) pour la révolution, enthousiasme momentané, qui triomphe par moments de l'apathie, de l'indifférence, qui me semblent le fonds du caractère Toscan.

Ce que, sans aucune crainte de me tromper, je puis assurer à Votre Excellence, c'est que dans tout ceci, je n'ai rien vu qui peut faire, dans les masses, soupçonner l'idée d'une pensée sympathique à l'annexion.

Pressé par le prochain départ du paquebot, j'écris bien à la hâte et sans avoir le temps d'entrer dans beaucoup de détails. Mon compte rendu est impartial, j'espère qu'il est intelligible.

P. S. J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un exemplaire du *Moniteur Toscan* du 29 janvier, qui contient un décret important par suite duquel la convention conclue le 25 avril 1851 entre Son Altesse le Grand Duc Léopold II et la cour de Rome est annulée.

Le 2 février 1860.

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 24 janvier dernier et par laquelle elle veut bien m'informer que Sa Majesté l'Empereur a daigné lui confier le Département des Affaires Étrangères.

Je prie Votre Excellence de vouloir bien recevoir l'assurance

que je continuerai à apporter le même zèle et le même dévouement dans l'exercice de mes fonctions et que tous mes efforts tendront à mériter encore l'approbation que dans d'autres circonstances j'ai été si heureux d'obtenir de sa part.

Le 6 février 1860.

Conformément aux ordres qui lui ont été donnés par Son Excellence M. le Ministre de la Marine, M. le Comte de Missiessy, commandant la corvette à vapeur le *Prony* a quitté le 5 de ce mois la station de Livourne pour se rendre à Philippeville.

Une certaine agitation s'est manifestée ces jours derniers parmi les officiers du régiment des Vélites, en garnison dans cette ville. Après la révolution du 27 avril, le gouvernement, dans le but de s'attirer la sympathie de ce corps, jusqu'alors fort attaché à la maison de Lorraine, avait augmenté considérablement la solde qui lui était attribuée. Cette mesure vient d'être rapportée et la solde établie d'après le règlement piémontais, non seulement fait disparaître l'augmentation qui avait eu lieu, mais est réduite encore au-dessous de ce qu'elle était avant la révolution. La réduction pour les officiers est de près d'un tiers. Ces messieurs ont adressé des réclamations auxquelles on a répondu par leur mise en prison à la citadelle.

Un autre motif augmente encore leur mécontentement. Le régiment des Vélites, qui avait reçu la dénomination de Grenadiers Toscans, s'est vu dépouiller de cette qualification pour recevoir celle de 38^e régiment de ligne. Il se trouve ainsi confondu dans l'armée de l'Italie centrale et du Piémont sans avoir conservé le rang auquel son ancienneté lui donnait droit.

Le parti Mazzinien travaille avec plus d'énergie que jamais. Il compte sur un soulèvement prochain et général dans les

États du Pape, et ne cache pas assez son espérance de voir une révolution éclater aussi en France.

Je ne sais si je me trompe, mais d'après certains indices, je crains que les partis que devraient le plus craindre Mazzini et ses complices ne cherchent à faire en ce moment une diabolique alliance avec eux.

N'ayant reçu aucune direction de Votre Excellence et n'ayant d'ailleurs à ma disposition aucun des moyens d'information nécessaires, je suis obligé de m'en tenir à des données vagues dont je ne puis approfondir toute la portée.

Le 7 février 1860.

Je m'empresse d'informer Votre Excellence que la frégate anglaise *Racoon* est arrivée aujourd'hui à Livourne.

Ce bâtiment commandé par le Capitaine Payters est armé de 22 canons et monté par 286 hommes d'équipage.

Le *Racoon* vient prendre la place de la frégate *Terrible* qui, après une station de huit mois, à Livourne, va se rendre à Malte.

Le 10 février 1860.

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la corvette à vapeur *Caton*, commandée par M. de Rosencoat, capitaine de frégate, est arrivée à Livourne le 8 de ce mois.

M. de Rosencoat a reçu l'ordre de remplacer le *Prony* dans la station de ce port.

Le 12 février 1860.

J'ai reçu la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 3 février dernier sous le timbre de la Direction politique.

J'y ai trouvé annexée une copie de la circulaire que Votre Excellence a envoyée aux agents diplomatiques de l'Empereur et je la remercie d'avoir bien voulu me faire une communication aussi intéressante.

Son esprit me servira de guide et règlera mon attitude et mon langage. Je ne puis que renouveler à Votre Excellence les assurances les plus formelles de continuer à observer la réserve qui m'a été prescrite par Son Excellence M. Barroche (1) et que d'ailleurs je m'étais imposée dès avant la retraite de Son Excellence M. le Comte Walewski.

A cette époque, j'avais des instructions que j'ai suivies. Aujourd'hui, je me conformerai de même aux ordres que Votre Excellence voudra bien me donner.

La circulaire de Votre Excellence était connue ici depuis quelques jours, sinon dans sa forme au moins dans ses parties les plus essentielles. Les quatre points proposés par le Gouvernement de Sa Majesté Britannique pour servir de base au règlement des affaires d'Italie avaient été signalés par les journaux et dès lors livrés aux appréciations de l'opinion publique. (2)

La masse de la population Toscane s'en est peu préoccupée. Pour elle, l'annexion au Piémont est considérée comme un fait accompli et bien que j'aie la conviction que cette idée lui soit peu sympathique, elle s'y résigne et ne tentera aucun

(1) Président du Conseil d'État, plus tard ministre sans portefeuille.

(2) « Aux termes du projet britannique, la France et l'Autriche s'engageraient à ne point intervenir dans les affaires de l'Italie; l'Empereur Napoléon s'entendrait avec le Pape pour évacuer, à bref délai, les États romains; quant aux peuples de l'Italie centrale, ils seraient appelés à exprimer, par l'organe de leurs assemblées un nouveau vote sur leurs destinées futures; que si ce nouveau vote était semblable au premier, aucun obstacle ne serait apporté à la réalisation de leurs désirs, et l'Europe n'aurait plus qu'à consacrer ce que la volonté populaire aurait par deux fois proclamé » (Pierre de la Gorce)

mouvement sérieux pour s'y soustraire. Les hommes intelligents du parti annexioniste, au contraire, ont été généralement fort agités par les propositions de Lord John Russell.

Ils pensaient que le parti qui domine aujourd'hui en Toscane avait manifesté si hautement et si unanimement ses désirs, sa volonté, qu'une nouvelle épreuve était désormais inutile.

Or comme il représente par le Gouvernement, par l'assemblée nationale, par les conseils municipaux, le pays tout entier, ils ne comprennent pas et s'indignent même contre une mesure qui tend à faire douter de la sincérité des actes accomplis jusqu'à présent.

Ce n'est pas assurément qu'ils ressentent la moindre crainte sur le résultat d'une nouvelle épreuve. Ils se croient plus forts que jamais et en cela je suis de leur avis.

Le parti annexioniste est ardent, actif, intelligent, il a l'audace, le pouvoir, l'argent, la volonté, la force. Le parti contraire n'a rien de tout cela et ses sympathies pour la cause de ceux qu'il regrette ne sont pas assez vives pour qu'il se décide à faire autre chose que de gémir bien bas, sans bruit et après avoir bien regardé si toutes les portes sont fermées. Depuis le 1^{er} janvier son attitude a complètement changé. Avant cette époque, il avait une certaine énergie, il existait et faisait reconnaître son existence. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi et l'on est assez embarrassé pour le retrouver même dans des individualités d'une certaine valeur.

Et cependant, tandis que par le sommet la peur et le découragement ont produit ces résultats, par la base, un effet contraire semble se manifester.

Dans le peuple, ceux qui voulaient devenir Piémontais paraissent moins enthousiastes à mesure que le moment fatal approche. Les motifs de cette transformation ne reposent sur aucune des idées d'un ordre élevé qui auraient pu la justifier : c'est tout simplement une question d'argent.

Les salaires en Piémont sont beaucoup moins élevés qu'ils ne l'étaient en Toscane. Le tarif piémontais vient d'être appliqué et l'armée, les ouvriers du port, les petits ouvriers se trouvent actuellement frappés par cette mesure.

C'est une révolution complète dans le genre de vie, dans les habitudes, dans l'existence de tout le monde. Jusqu'ici rien n'autorise à croire que l'agitation qui en résulte prenne des proportions bien grandes. Cependant c'est un germe vivace qu'avec un peu d'habileté et d'argent on arriverait facilement à développer et peut-être au dernier moment y songera-t-on.

Tout ceci ne préoccupe en rien le Gouvernement qui a trop la conscience de sa force et de la faiblesse de ses adversaires pour hésiter dans la tâche qu'il s'est donnée.

Son attention, celle de ceux qui sans partager toutes ses idées, lui sont cependant plutôt dévoués qu'hostiles, est tournée vers d'autres questions qui s'agissent plus en dehors du pays que dans la Toscane même.

L'attitude de la Chambre des Lords, les déclarations auxquelles a donné lieu l'interpellation de Lord Normamby, ont jeté une certaine inquiétude dans leurs esprits.

Ils suivent aussi avec un intérêt plein d'anxiété la polémique engagée dans la presse à l'occasion de l'annexion du comté de Nice et de la Savoie à la France (1). Ils croient instinctivement que le salut de leur cause est là et que la

(1) Cette double annexion avait été convenue lors de l'entrevue de Plombières. L'affaire fut reprise au début de l'année 1860 : les 25 et 27 janvier, la *Patrie* publia deux articles à sensation sur les vœux de la Savoie et du comté de Nice, d'où la campagne de presse signalée ici. L'annexion fut admise par Cavour le 24 mars : on rappelle qu'un plébiscite eut lieu les 15 et 22 avril. Nice donna 25.000 suffrages affirmatifs, 160 négatifs et 5.000 abstentions. En Savoie, sur 130.000 votants, 235 seulement votèrent pour le Piémont et les abstentions furent fort peu nombreuses (Pierre de la Gorce).

solution de cette question aura une influence décisive sur celle de l'annexion de l'Italie centrale au Piémont.

D'un autre côté, ils espèrent une diversion puissante et des complications nouvelles. On assure que l'armée Modénaise, forte de 5 à 6000 hommes dévoués et aguerris, est prête à opérer sa jonction avec l'armée du Pape et à entrer avec elle dans les Romagnes.

On ne se dissimule pas que les Modénais et l'armée papale composée de soldats autrichiens, dont le nombre grossit chaque jour, battraient facilement les troupes de la ligue.

Le Piémont accourrait à leur secours. Les Autrichiens interviendraient en même temps et la France serait ainsi obligée de recommencer la guerre. Je sais de bonne source que, si contrairement aux espérances des annexionistes, les négociations engagées en ce moment entre les grandes puissances apparaissent devoir amener un résultat qui fût contraire, même en des points peu importants, au succès de leur cause, ils provoqueraient de nouvelles complications en forçant pour ainsi dire les troupes modénaises et papales à attaquer l'armée de la ligue.

Il est plus que probable que cette ingénieuse combinaison ne se réalisera pas, mais j'ai pensé que le meilleur moyen de la faire échouer était de la signaler, dès à présent, à l'attention de Votre Excellence.

Le 21 février 1860.

La semaine qui vient de s'écouler a été une des plus agitées que j'aie vues depuis que je suis à Livourne.

Les bruits les plus contradictoires, les nouvelles les plus graves sont venues agiter les esprits et ajouter à l'anxiété générale.

De toutes ces rumeurs, celle qui a le plus de consistance et

qui résiste jusqu'ici à tous les démentis, c'est la nouvelle de l'arrivée prochaine d'un corps de troupes françaises.

Mille questions m'ont été adressées à cet égard et l'on a pris en très mauvaise part mon ignorance à ce sujet. Personne n'a voulu y croire et l'on m'a assuré que j'avais reçu des dépêches dont on m'a raconté la substance et qui me prescrivaient, entre autres, de préparer les esprits en vue de cette intervention.

Le sentiment général de la population est, au surplus, très favorable à l'arrivée de nos troupes. Les gens sages et modérés qui forment la grande majorité du pays sont dominés les uns par la crainte des Piémontais, les autres par la peur des Mazziniens. Tous verraient dans l'occupation de la Toscane par nos troupes un gage certain de sécurité pour eux. Le Gouvernement est très préoccupé de cette éventualité et ses amis, par ce motif et par suite des circonstances générales des affaires d'Italie, ne peuvent dissimuler leur abattement.

On a annoncé aussi et de la manière la plus positive que l'armée Napolitaine avait passé la frontière et opéré sa jonction avec l'armée du Pape. On assurait qu'elles se dirigeaient vers les Romagnes.

Je ne sais si c'est à ce bruit qu'il faut attribuer les mesures militaires prises par le Gouvernement Toscan.

Le Gouverneur de Livourne a fait appeler les anciens volontaires congédiés et les a invités, en s'autorisant de l'engagement qu'ils avaient signé, à reprendre du service. Cette proposition a été accueillie avec si peu d'enthousiasme qu'on a dû leur faire entendre des menaces qui n'ont pas ranimé leurs ardeurs belliqueuses. Quelques officiers de la garde nationale de Livourne ont été consultés confidentiellement sur l'accueil qui serait fait à la mobilisation de deux bataillons de cette garde.

Ils se sont récriés, ont exposé que leur tâche, dans les circonstances actuelles, était déjà fort difficile, que c'était à grand peine qu'on obtenait un service à peu près régulier

et, enfin, ils ont déclaré que la mobilisation de deux bataillons équivaldrait à la dissolution de la garde nationale toute entière.

Le départ de la Légation sarde de Florence a causé une vive impression et ébranlé enfin la confiance de ceux qui, malgré tout, ne voulaient pas croire à l'annexion.

Mais comme, même dans les causes les plus désespérées, on se rattache aux plus petites branches, on a donné une grande importance au voyage de Son Altesse le Grand Duc Ferdinand à Paris. Le bruit de la formation d'un royaume de l'Italie centrale sous le sceptre de Son Altesse Impériale et Royale a de nouveau pris de la consistance et ranimé la haine des uns, les espérances des autres.

Le délai fixé pour l'inscription sur les listes électorales expire demain. La municipalité de Livourne, qui a lancé avec une profusion incroyable les avis, les proclamations, les notifications, pour exciter le zèle des électeurs, se trouve malgré cela dans le plus grand embarras.

Le sixième des électeurs s'est présenté pour faire valoir ses droits. Si, comme cela est plus que probable, la journée se passe sans augmenter de beaucoup ce maigre contingent, on est décidé à employer un singulier expédient.

On formera la liste avec les électeurs nouvellement inscrits et on leur adjointra *d'office* tous ceux qui figuraient sur les listes précédentes.

Les partis extrêmes sont très irrités de cette attitude de la masse de la population et ils s'agitent beaucoup pour la faire sortir de sa torpeur.

Soixante-dix individus appartenant au parti Mazzinien se sont réunis avant-hier, afin d'aviser au choix des candidats de leur opinion.

Les détails de cette réunion, les discours qui y ont été tenus, ont produit une véritable impression de terreur dans la population qui est attachée à la cause de l'ordre.

P. S. — M. De Vildenbruck, ancien ministre de Prusse à Constantinople, doit arriver prochainement en Toscane, pour y remplir une mission d'investigation.

A en juger par ce que me disait aujourd'hui M. Appellius, consul général de Prusse en Toscane, les informations qui lui seraient données ici seront généralement contraires à l'annexion.

Le 27 février 1860.

Je m'empresse de transmettre à Votre Excellence des renseignements qui me sont fournis par un individu dont jusqu'ici les communications m'ont été fort utiles et dont les faits m'ont permis bien souvent de vérifier la véracité.

Deux émissaires mazziniens viennent d'arriver à Livourne. Ils sont envoyés par le comité directeur de Londres pour reconstituer les comités des différentes villes de l'Italie centrale et surveiller les élections.

Bien que connaissant parfaitement la faiblesse numérique de leur parti, ils inviteront les chefs des comités à ne pas perdre courage et à peser de toute leur influence et par tous les moyens sur les élections qui se préparent. Il ne s'agit pas de triompher mais seulement de donner signe de vie et de se réorganiser en vue des événements qui peuvent surgir. Ces émissaires déclarent que Mazzini désapprouve hautement le choix que le comité de Livourne a fait de Guerrazi comme candidat de l'opinion avancée.

Ces individus sont pleins d'espoir et se montrent très satisfaits de l'état actuel de la population livournaise.

Leurs espérances reposent, je dois le dire, sur une appréciation assez exacte de la situation actuelle. Au commencement de la révolution toscane, les ouvriers du port étaient tous favorables à la cause de l'annexion. Aujourd'hui les choses ont bien changé. Les uns désirent le retour du Grand Duc. Les

autres, et ceux-ci sont en grande majorité, sont revenus à leurs anciennes sympathies pour les idées socialistes.

Il ne pouvait en être autrement : la classe ouvrière, ballotée depuis onze mois entre les partis les plus opposés, est en butte à des séductions de toute nature. Elle sent, elle voit qu'on a besoin d'elle et elle est arrivée à cette résolution de faire bien payer son concours.

Depuis un mois surtout, elle est travaillée par les influences les plus contraires. Il est certain qu'elle dépense plus qu'elle ne gagne et que la misère, bien que très grande, n'est pas cependant à comparer avec ce qu'elle devrait être, à cause de l'incroyable rigueur de la saison et de la stagnation des affaires.

On m'assure de la manière la plus positive que pendant le Carnaval et surtout pendant les jours gras, le Gouvernement et les agents toscans ont fait distribuer dans le peuple des sommes considérables.

L'affaire de la mobilisation de la garde nationale semble devoir prendre une tournure dont personne ne s'était douté. Il est question, m'assure-t-on, d'incorporer dans le premier bataillon, ou plutôt de former ce bataillon avec les anciens volontaires auxquels on donnerait une haute paie et qui seraient ensuite mobilisés comme constituant le premier bataillon de la garde nationale de Livourne. Une grande quantité d'armes arrive chaque jour ici de Gênes.

Les bateaux de la compagnie sarde en apportent environ cent caisses par voyage. On attend vingt-cinq mille fusils.

L'Intendance de l'armée d'Italie m'a adressé pour les faire afficher, un certain nombre d'avis annonçant une adjudication d'avoine et d'orge pour les besoins de l'armée d'Italie.

Ces affiches ont causé une grande impression sur la population Livournaise. Des groupes nombreux les ont entourées et les lecteurs les commentaient en y cherchant

les indices de l'arrivée prochaine de nos troupes en Toscane.

La dernière quinzaine a été signalée par un grand mouvement d'ecclésiastiques arrivant de Corse ou s'y rendant. D'un autre côté, un nombre considérable de Jésuites arrivant de Rome et passant à travers l'Italie centrale se dirige vers le Piémont, la Corse et la France.

Contrairement à l'usage établi depuis un temps immémorial, les évêques de Toscane n'ont pas publié de mandement à l'occasion du Carême. La population s'est émue de cette abstention et le ministre des Cultes a adressé des observations au clergé. On lui a répondu que rien ne forçait le clergé d'afficher à la porte des églises un avis en quatre lignes annonçant les jours de jeûne et de maigre obligatoire.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un extrait du n° du 27 février du journal *la Nazione* qui reproduit le discours prononcé hier à Pise par M. le Baron Ricasoli à l'occasion de la distribution et de la bénédiction des drapeaux.

(à suivre.)

Bernard DES ESSARDS.

CHIENS... ET GENS.

(CONTE.)

Abd es-Samad s'était assis sur la berge du petit canal au milieu de ses camarades, comme lui ouvriers agricoles du domaine de Chawket Bey. Son regard errait vers le ciel, comme s'il avait voulu dénicher quelque chose qui méritât d'être vu, mais cette investigation demeura sans objet. Quand il eut désespéré de trouver de quoi satisfaire sa curiosité, il laissa retomber sa tête et tapota de sa badine la surface molle du terrain, émiettant cette écorce superficielle presque liquide. Il était tout à fait indifférent à la conversation de ses amis qui parvenait à ses oreilles comme un murmure se confondant avec le clapotis léger du cours d'eau.

Il sembla s'intéresser à son jeu avec la poussière, du moins il parut avoir découvert à terre ce qu'il cherchait depuis quelques instants au firmament : toujours est-il que ses yeux s'attachèrent aux traces laissées par son bâton sur les petites mottes agglomérées.

Il resta dans cette posture environ une demi-heure. La nuit avait étendu son voile sur l'horizon et avait recouvert l'espace environnant de son obscurité tranquille. Mais Abd es-Samad ne se rendait pas compte de l'ombre ambiante, d'où émergeait le bourdonnement des voix, tels des chuchotements de fantômes. Il s'obstinait à considérer le sol, bien qu'il ne vît absolument rien, et son bâton continuait de taquiner la

poussière, mais la rapidité du geste venait d'un tremblement de la main et laissait deviner par sa nervosité même une pensée inquiète.

Du fourré des herbages qui s'étendaient le long de la rive du canal se détacha un bruit de pas qui martelaient la terre avec un lourd sans-gêne. Abd es-Samad prévint ses compagnons et s'associant à leur attention, prêta l'oreille dans la direction du bruit. Lorsqu'il fut assuré qu'on s'approchait :

— Savoir qui vient ? leur dit-il.

Sa question, ainsi que les réflexions de ses compagnons furent perçues par le quidam, et ce dernier répondit avec un accent qui se détachait mal du bruissement des herbes proches :

— Ah ! c'est vous. Je vous croyais rentrés depuis longtemps. Qu'est-ce que vous faites ici ? Et dans cette obscurité ? Et toi, Abd es-Samad, tu as quitté le travail depuis une bonne heure ?

Abd es-Samad fut tiré tout à fait de sa torpeur :

— Ce que nous faisons ? Rien, bien sûr. Crois-tu qu'après avoir peiné toute la journée chez Chawket Bey, on puisse faire autre chose que de se coucher au bord du canal, à observer le ciel ou à examiner le sol ? On parle de la pitié, on essaie d'oublier les atteintes à notre misère, on bavarde avec les copains afin de perdre de vue un instant les fatigues endurées.

Le silence régna de nouveau et Salim en profita pour s'installer à côté des autres, échangeant avec eux les salutations d'usage. Abd es-Samad ne tarda pas à parler, comme s'il se souvenait soudain d'un détail susceptible de renouer la conversation :

— Savez-vous ce qu'a dit aujourd'hui Satan ? Il paraît que Chawket Bey arrive demain pour passer huit jours dans son *ezbeh*. Cela représente une semaine de tourment, pendant laquelle on verra jouer du bâton.

Salim l'interrompit par cette boutade :

— Et les chiens seront les maîtres.

Cette réflexion sembla rappeler à Abd es-Samad un fait important :

— Oh ! j'y pense. Ne savez-vous pas précisément ce que Satan a dit hier ? Il a informé le boucher Abd el-Al que le Bey avait acheté deux autres chiens, au moins cent livres chaque. Ces bêtes nous seront confiées pendant tout l'hiver, ce qui fait que nous aurons quinze maîtres. Le Bey a demandé à Abd el-Al d'augmenter de deux *ocques* la ration journalière de viande.

Salim voulut réparer une erreur :

— Tu te trompes, c'est dix-huit, tu as oublié les trois précieux chiens qui sont nés de la chienne anglaise.

— Pour sûr que non, je ne les ai pas oubliés, répliqua Abd es-Samad. La venue au monde de ces trois bêtes ne m'a-t-elle pas coûté la vie d'une épouse dans la fleur de l'âge ? N'ai-je pas laissé Rayana toute seule au logis, la nuit où elle a accouché, pour courir chez le vétérinaire après minuit ? Le résultat fut que Rayana ne put trouver personne pour aller chercher un médecin ni pour la conduire à l'hôpital...

... Une bouffée de tristesse passa sur le front des assistants, portant avec elle le souvenir de cette nuit sinistre. Nuit de tempête, une obscurité d'encre que cette nuit de février, lorsqu'Abd es-Samad était revenu de la ferme de Chawket Bey à sa pauvre mesure située tout à l'autre bout du domaine, perdue dans le chaos des habitations paysannes, agglutinées les unes aux autres, comme des bambins qui se serrent pour se donner du courage.

Abd es-Samad n'ignorait pas que son épouse était sur le point d'accoucher, mais il ne soupçonnait pas que l'heure fût si proche. Aussi en se mettant au lit, avait-il conseillé à sa femme de prendre son mal en patience. La malheureuse, comme pour apaiser l'inquiétude de son mari, ne lui avait laissé voir que sa faiblesse et sa lassitude, mais lui avait caché ses souffrances et avait fait semblant de dormir. Cette ruse

simple et naïve, jointe à sa propre fatigue, avait eu raison d'Abd es-Samad, bientôt plongé dans un profond sommeil, et il cessa bientôt d'entendre les gémissements étouffés de son épouse, qui se tordait de douleur en se retournant sur sa couche. Soudain, vers minuit, Abd es-Samad avait été réveillé en sursaut par un appel rauque et tranchant :

— Eh ! Abd es-Samad, lève-toi, mon vieux.

En entendant une seconde fois ce cri parvenir jusqu'à son lit, Abd es-Samad avait cru à un pénible cauchemar, dans lequel la voix de Satan frappait ses oreilles. Mais il avait fini par reconnaître les vitupérations qui se réitéraient, il avait repris conscience des objets qui l'entouraient, de la présence de sa femme qui s'agitait dans son lit, de ses vêtements dépenaillés, oui vraiment, ce glapissement sauvage était une réalité précise.

Il était donc éveillé, il n'y avait plus de doute, et c'était bien Satan qui l'interpelait, c'était vraiment sa matraque qui heurtait la fenêtre, ce volumineux gourdin, qui s'abattait si souvent sur les paysans à la ferme de Chawket Bey, qui les malmenait comme des animaux, qui transformait leur mollesse en énergie et convertissait leur tristesse en joie, ce gourdin enfin auquel on attribuait la plupart du temps l'accroissement des récoltes, ainsi que la perpétuation de l'espèce parmi le bétail et la volaille.

Bien sûr ! C'était le pesant gourdin de Satan qui traçait sur le sol lisse et compact l'histoire de dizaines de fellahs, depuis leur âge de raison jusqu'à ce jour. Ce Satan, intendant du domaine, était d'origine inconnue. Son visage reflétait la quintessence du mal répandu dans toute l'humanité, legs de parents qui l'avaient mis au monde pour exécuter la volonté de Dieu et assurer la misère de cette poignée de paysans que le destin avaient jetés sur ce domaine, où ils gagnaient leur pitance quotidienne.

Il se nommait Awad Maghribi et s'était rendu célèbre sous

le sobriquet de Satan. Les fellahs le lui avaient décerné spontanément et c'est ce surnom qu'ils murmuraient tout bas dès qu'il apparaissait ou qu'il les quittait. Ce choix représentait un reflet sincère de l'idée que leurs intelligences naïves pouvaient se faire du pouvoir du Diable. Tous ignoraient le passé de cet individu. Ils n'en avaient entendu parler qu'au moment de son arrivée. Par quel hasard avait-il été mis en rapports avec Chawket Bey? Comment ce propriétaire, au cœur dur, d'un caractère odieux, avait-il mis la main sur cet intendant sans pitié ni humanité? C'est ce qu'aucun d'eux ne savait, mais ils étaient fermement convaincus qu'Awad était indispensable à Chawket Bey et avaient perdu tout espoir de voir disparaître ce factotum hargneux. La mort leur semblait la seule délivrance possible, à condition toutefois qu'elle les enlevât tous deux à la fois, le maître et le valet.

Abd es-Samad avait sauté rapidement de son lit, ouvert la porte et s'était trouvé face à face avec Satan qui proférait des injures et des malédictions, et le traitait de stupide fainéant. Un long moment avait passé avant que ne fût épuisé le flot des insultes, qui s'accumulaient dans la bouche du démon au gourdin, peut-être même ne les avait-il pas menées à bout et en avait-il avalé une partie. Il avait en tout cas débité avec une énergie brutale :

— Ecoute, Abd es-Samad, la grande chienne anglaise va mettre bas cette nuit, elle souffre énormément. Pars tout de suite au chef-lieu chercher le vétérinaire, et ramène-le d'urgence. As-tu compris? Va vite, il n'y a pas une minute à perdre...

A la ville? Par cette obscurité et ce froid, au milieu de la tempête qui grondait? Encore aujourd'hui Abd es-Samad avait la vision précise de son épouse, prostrée par ses douleurs avant qu'elle ne s'endormît, des mouvements qui l'agitaient sur sa couche à la minute où il s'était éveillé, et il se rappelait les hurlements de Satan qui l'entretenait des

douleurs de la chienne, superposition des mêmes tortures endurées par son épouse.

Comment avait-il été possible que ces événements aient eu lieu la même nuit ? Que sa femme aussi ait été sur le point d'accoucher ?

A peine cette pensée avait-elle pris une forme angoissante que ses idées s'étaient précisées. Il avait compris ce que Satan lui demandait et toutes les conséquences prévisibles. Il allait abandonner sa femme, prise des douleurs de la maternité, elle accoucherait peut-être en son absence, ce qui exigerait un secours urgent, elle ne trouverait personne, et tout cela parce qu'il serait parti à la recherche d'un vétérinaire...

Mais Satan n'avait pas laissé à ses pensées le temps de prendre corps dans sa cervelle. Il avait hurlé, le sommant de partir à la ville, et lui avait fait honte de ses préoccupations.

Les lèvres d'Abd es-Samad s'agitaient d'un mouvement spasmodique :

— Mais, avait-il dit, Hagg Awad, ma femme ?

Awad n'avait guère vu le rapport que sa femme pouvait avoir avec la question débattue et il avait répliqué avec fureur :

— Ta femme ? Tu veux donc détruire ton foyer de ta propre main ? Je t'ai donné un ordre et je vais rentrer à la villa du Bey. Tu sais bien que je n'en suis pas responsable. Ta femme ne va pas s'envoler.

Et cette dernière phrase s'insinuait dans la tête d'Abd es-Samad : est-ce que sa femme allait s'envoler ? Il ne pourrait certainement faire disparaître son mal ; de toutes façons, elle souffrirait, qu'il soit là ou non. Il pouvait donc aller chercher le vétérinaire et le ramener à la villa, puis il reviendrait au plus vite chez lui avant l'heure de l'accouchement. Il savait bien que le délai des douleurs se prolongeait parfois au delà d'un jour.

Alors, vaille que vaille, il recommanderait Rayana à la miséricorde divine, il irait où le devoir l'appelait, pour protéger sa propre existence et celle de son épouse ; il n'y avait plus

moyen de désobéir à Satan pour exciter sa fureur ainsi que celle de son maître.

C'est ce qui s'était passé. Abd es-Samad avait confié Rayana à la Providence. La bonté divine consista à accueillir Rayana et l'enfant à naître dans une demeure hors d'atteinte de l'oppression de Satan et de la dureté de son maître. L'accouchement de Rayana, en effet, avait été laborieux, affolant toutes les voisines. Les éléments déchaînés avaient contribué à aggraver son cas, une température glaciale et une violente tempête : on ne put porter remède à temps à une fièvre puerpérale qui s'était déclarée. Car Abd es-Samad n'était revenu qu'au petit jour, après que la précieuse chienne eut mis bas : la fièvre avait déjà commencé son œuvre, sans remède possible, et Rayana et son enfant étaient partis vers la destination prévue par Abd es-Samad... vers la miséricorde divine...

*
* *

Cette histoire, tous ceux qui étaient assis au bord du canal se la rappelaient : on aurait dit que leurs cervelles obscures étaient trop étroites pour en mesurer toute l'horreur. La berge brilla ainsi que l'atmosphère environnante, telle une tombe fantastique hantée par des fantômes. La terreur se mêla aux poussières de l'air, et le clapotis de l'eau sembla égrener une mélodie triste et cruelle. L'air ambiant, terrible et effarant, était lourd de tristesse et de désolation.

Les instants de silence parurent longs et le faisceau des souvenirs de cette lamentable histoire se figea longtemps dans la tête de chacun. Le plus ému était Abd es-Samad. Les détails se détachèrent d'eux avec une certaine lenteur et Salim en chassa les dernières traces en disant :

— Pourquoi ne nous plaignons-nous pas d'Awad à Chawket Bey? Nous dirons à ce dernier que nous l'aimons

beaucoup et que nous ne voulons pas travailler chez d'autres que lui, mais qu'Awad est injuste dans sa façon de nous traiter. Chawket n'est pas continuellement avec nous et sans doute il ignore les peines que nous endurons. Que dites-vous d'une pétition dans laquelle nous solliciterions...?

Abd es-Samad le coupa net sur un ton persifleur :

— Une pétition? Nous y affirmerons qu'Awad nous traite avec cruauté et ce sera le meilleur témoignage en faveur de ce Satan. Croyez-vous donc que Chawket s'intéresse à autre chose qu'à l'augmentation de ses récoltes, à l'accroissement de son bétail et à l'élevage de ses chiens? Tant que tout cela va bien, il trouve qu'Awad est le meilleur intendant de ferme qui soit.

Salim ne se contenta pas de cette réponse et persista à prétendre qu'une pétition s'imposait. Il en entretenit ses camarades pour obtenir leur adhésion, leur assurant qu'ils ne devaient pas laisser échapper ce faible espoir d'obtenir l'amélioration de leur sort.

— Je ne vois pas, répondit l'un d'eux, le besoin de nous plaindre d'Awad, ce qui excitera sa vengeance. Non, je ne vois pas la nécessité de présenter une pétition. Il n'y a qu'à parler à Chawket Bey quand il viendra : nous lui souhaiterons la bienvenue, nous lui baisérons les pieds et nous lui exposerons ce que nous attendons de lui.

— Et qui osera adresser la parole à ce terrible patron? riposta un autre.

— Soit, déclara le premier, écrivons la pétition. Nous la lui enverrons par écrit après-demain. Toi, Salim, tu sais lire et écrire. Demain, la journée finie, nous irons chez toi, tu nous la rédigeras, tu t'arrangeras pour qu'elle soit conçue en termes polis et...

Les palabres durèrent longtemps au sujet de la forme de la lettre. La nuit eut pitié de leurs corps brisés. Une brise fraîche les contraignit à écourter leur causerie nocturne, les pressa de

rentrer dans leurs logis, où ils trouveraient le repos et pourraient rêver à un avenir meilleur. Ils fondaient mille espoirs sur le succès de leur pétition et toute la nuit ils firent de beaux songes.

*
* *

Deux jours plus tard, Chawket Bey, sur le balcon de sa villa, lisait une feuille de papier, par laquelle des dizaines de paysans lui exposaient leurs humbles désirs, tandis qu'il caressait avec tendresse l'échine d'un chien, dont les yeux manifestaient les indices d'une santé florissante.

Il ne put achever sa lecture sans pousser un éclat de rire sec. S'adressant à son compagnon couché à ses côtés, il lui dit sur un ton moqueur :

— As-tu jamais entendu dire, Ralph, ce que disent ces individus-là ? Ils veulent que je les traite avec douceur, comme je traite mes chiens, c'est-à-dire comme toi. Entends-tu ?

Il paraît que Chawket Bey n'avait vu dans les humbles souhaits de ses ouvriers qu'une conjoncture, à la rigueur, raisonnable, à coup sûr, irréalisable...

SALAH ED-DIN ZUHNI.

Traduit de l'arabe par Gaston WIET.

POÈMES.

L'AVEU.

*Ami, l'ombre descend, mets ton front sur mon cœur.
Laisse parler mon âme à ton âme, sa sœur.
Un appel monte en moi, prière inavouée,
Chant divin, lampe d'or, dans la nuit, allumée,
Voix qui s'unit aux voix de l'Univers vivant
Et qu'emporte l'écho sur les ailes du vent.
La Nuit au voile bleu sur la ville s'étire;
C'est l'heure où ton regard dans le mien pourrait lire
Jusqu'au cœur de mon cœur, qui s'éclaire ce soir,
Le verset de l'aveu, au Livre de l'Espoir.
Plus douce que la fleur à la tige cueillie
Ma lèvre sur tes yeux se pose, recueillie...*

*O leurre d'abandon et de sérénité!
N'est-il point ici-bas de rivage apaisé?
Un monde m'envahit de bonheur et de peine.
Une âme a débordé d'une coupe trop pleine
Et mes pleurs sur ton front ruissellent lentement.
.....
Amour, est-ce ta voix qui chante dans le vent?*

CHANSON NOCTURNE.

*Nuit de Printemps cambre la taille
Et puis s'étire au bord du lit.
La lune rit, blanche médaille,
Entre sa gorge qui fleurit.*

*A travers champs, met son corsage,
Le frais jupon des soirs d'Été.
Parfums de fleurs et de feuillage
Parfums de tendre volupté.*

*L'Automne guette sous son voile...
La Nuit, penchée au grand miroir,
Dans ses cheveux pique une étoile,
Soulier d'or fin, robe du soir.*

*Voici l'Hiver en limousine!
Sous les grands arbres de cristal,
Rayon d'argent, tapis d'hermine,
Nuit de Janvier ouvre le bal.*

ILS PASSERONT LES JOURS...

*Que t'importe l'Instant et que t'importe l'Heure,
Et le Jour qui s'éteint dans l'abîme des Ans,
Si tes mortelles mains fondent ce qui demeure,
Et que vive ton âme où tu donnes ton sang.*

*Ils passeront les Jours qu'entraîne la Tristesse,
Ployés sous le fardeau de nos longs désespoirs,
Et nous verrons monter, porteuses de promesse
Des Heures, lentement, dans le calme des soirs.*

*Et puis s'égrèneront les blanches théories
De nos Jours à venir dans les jeunes matins,
Pâles d'avoir foulé les sanglantes prairies
Où fermente l'avril de nos futurs destins.*

*Et quand se lèveront les phalanges bénies
Des Jours victorieux aux soleils éclatants,
O Paix, ton doux regard ! O Vie, ton harmonie !
O nos temples sauvés et nos rêves vivants !*

LA CHAPELLE.

*J'ai dans mon âme une chapelle,
Où de beaux rêves, à genoux,
Le front penché, sereins et doux,
Tournent des pages immortelles.*

*Des cierges clairs aux candélabres,
Illuminant le cœur des nuits,
Brûlent sans fin, brûlent sans bruit,
Nimbés d'or pur et de cinabre.*

*C'est la chapelle de Silence
Loin de l'orage des cités,
C'est le refuge de beauté
Loin des remous de ma souffrance.*

*J'ai dans mon âme une chapelle
Où de beaux rêves, à genoux,
Le front penché, sereins et doux,
Tournent des pages immortelles.*

QUAND JE M'ENDORMIRAI...

*Quand je m'endormirai dans vos bras, pour toujours,
Vous pleurerez, amour, lumière de ma vie,
Mais mon âme échappant à la chair asservie
Au delà des soleils, verra son premier Jour.*

*Alors me dispersant, impalpable et réelle,
Je serai tour à tour, le chant de vos matins,
La pâleur des longs soirs défaillants de jasmins,
Au front pur de vos nuits, une étoile nouvelle.*

*Je serai cet oiseau fou d'azur et d'ivresse
Embrassant l'univers en un vol éperdu,
Ce nuage léger aux voûtes suspendu
Qui la brise en dansant, de ses voiles caresse.*

*Onde heureuse au clavier des pures harmonies
J'emplirai de beauté le restant de vos jours,
Flamme, brûlant enfin d'un immortel amour
Je vous embraserai d'une extase infinie.*

*Car vous m'aurez connue obstinément rebelle
Secouant sur mon front l'orgueil de mes cheveux :
Vous m'aurez entendue aux soirs tumultueux
Pleurer ma liberté soumise aux lois mortelles.*

*Je relève de Dieu : son geste souverain
Jeta comme une fleur mon âme dans l'espace,
Et ma vie a l'arome obsédant et fugace
Des roses qui parfois s'effeuillent dans vos mains.*

LA POÉSIE.

*Quand j'ai voulu gravir, muette et solitaire
La voie où je suivais la trace de tes pas,
Sur le sommet du mont, comme un aigle en son aire,
J'ai vu ton aile immense ombrager mon front las.*

*Quand je suis revenue en la sombre vallée,
Ton ombre, devant moi, descendait le chemin.
Plaisirs, masques trompeurs, chimères en allées,
Fantômes décevants, vous m'avez pris la main.*

*Mais aux soirs recueillis où l'âme songe et veille,
Tu venais à pas lents t'asseoir à mes côtés,
Tu pressais de tes mains les grappes de la treille
Et mon ciel s'emplissait d'indicibles clartés.*

*Aujourd'hui, je descends, paisible, à la fontaine,
Laisant fuir en passant tout le sang de mon cœur,
N'écoutant d'autre voix que ta voix souveraine
Qui chante dans mes chants, et pleure dans mes pleurs.*

LA BEAUTÉ EN EXIL.

*Faites à ma douleur l'aumône du silence...
Je veux m'ensevelir, ô mon âme, en tes plis,
Hors de la nuit des temps, aux flots de ma souffrance,
Laissez-moi retrouver le goût de l'infini!*

*Beauté que j'adorais, où se traîne ta robe?
Les temps sont accomplis où levant tes bras nus
Tu versais ta clarté sur la face du Globe!
Et les fils de tes fils, que sont-ils devenus?*

*J'ai vu sur tes autels se refermer les portes,
Et mes rêves captifs enchaînés aux piliers,
J'ai vainement cherché sous les poussières mortes
La flamme qui brûlait aux antiques trépieds.*

*Que se drape au linceul des lentes agonies
L'Univers où s'éteint l'éclat de ta splendeur!
J'ai semé ton chemin de pâles harmonies
Jusqu'au trône d'exil que te garde mon cœur.*

Céline AXELOS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le Sang des Hommes de Pierre DANINOS.

La Pharisienne de François MAURIAC.

A aucun moment, de 1914 à 1918, la littérature n'avait perdu ses droits. Quelques semaines après la première bataille de la Marne, paraissaient *En campagne*, de Marcel Dupont, *Ma pièce*, de Paul Lintier, d'intérêt anecdotique et documentaire, puis des livres plus durables, *Gaspard*, *Le cabaret*, *Les croix de bois*. *L'Enfer*, dont René Benjamin, Alexandre Arnoux, Dorgelès, Barbusse étaient les auteurs.

Aujourd'hui, la situation est différente. C'est tout juste si quelques volumes — récits de combattants ou recueils de fiches — ont vu le jour durant la guerre de position d'octobre 1939 à mai 1940. Le premier, semble-t-il, à s'inscrire dans la substance d'un roman de mœurs ses souvenirs de soldat des Flandres et de Dunkerque est M. Pierre Daninos, l'auteur de *Sang des Hommes* (1), une âpre confession de fils de famille, déprimé moralement par les incohérences de son temps (1930-1939) et ruiné financièrement par la crise de 1929, qui ébranla les bases mêmes de *Wall-Street*.

Le héros de ce roman de guerre est passé par les studios

(1) Éd. : Payot-Lausanne.

de cinéma, les stations de radio, les agences de publicité lumineuse. Et de quel éclat « minéral », semblable à celui des *sunlights*, ne brille pas ce journal d'un débutant, bouleversé par les imprévus et les contradictions de la vie ultra-moderne. Comment ne pas penser à l'*Ouvert la Nuit*, de Paul Morand ? Même papillotement d'images, dans cette fresque à grands coups de pinceau, description hallucinante d'une Europe désseparée, qui s'incline sur le bord d'un gouffre. Tandis que Paul Morand, en calculant ses effets, sait ménager les nerfs de ses lecteurs par des détails comiques ou des douceurs inattendues, qui tempèrent le réalisme de ses scènes de mœurs, Pierre Daninos, dont l'art d'écrire est sans doute moins habile, a vécu des moments trop terribles, pour ne pas nous obliger à les revivre avec lui, à notre tour. Et je vous prie de croire qu'il ne mâche pas ses mots. Aucun ménagement. C'est à prendre ou à laisser. La mobilisation, la lutte sourde dans le béton, les corps francs sur les avancées de la ligne Maginot. Puis le 10 mai, la guerre de mouvement, le fracas des machines, les populations mitraillées, les routes gorgées de sang.

Entre deux ruées de chars d'assaut, entre deux plongées de bombardiers, Stéphane Collombier et son camarade Rivollet échangent leurs pensées. « Vois-tu, ce que des milliers de types n'ont pas trouvé chez nous, c'est le noyau de ferveur autour de quoi se cristallisent le courage et la confiance. Trop d'hommes de chez nous n'ont seulement que l'envie de retrouver ce qu'ils avaient. Nous ne sommes que des civils mobilisés. » Est-ce exact ? Et ce scepticisme se justifie-t-il ? Je sais bien que ce n'est pas l'amour du pays qui semble, au dire de Stéphane, s'être anémié dans le cœur des soldats, partis pour le combat avec enthousiasme. C'est le « concept de nation », que l'auteur incrimine, le manque de cohésion nationale chez tant de gens — en France et ailleurs — pour lesquels, les frontières du pays étaient moins celles de son territoire que celles de leur vie individuelle.

Et plus loin : « En face d'une masse de cent millions d'individus qui veulent faire de l'histoire, qui se préparent à la lutte, à qui l'on inculque dès l'âge le plus tendre l'idée d'une mission à accomplir, des réformes et des sacrifices s'imposaient chez nous, si nous voulions conserver nos méthodes de vie, nos habitudes, nos manières. » C'est cette dure franchise qui fait le mérite de ce livre désordonné, tumultueux, agressif, dénué de toute emphase et imprégné de la rude philosophie, parfois brutale, des combattants qui ont regardé la mort en plein visage.

*
* * *

En lisant *La Pharisienne* (1), le nouveau roman de Mauriac, je me suis remémoré les reproches parfois sévères, souvent injustes, adressés à ce « romancier des bonnes familles du Sud-Ouest français », comme l'appelait feu Albert Thibaudet, qui discernait en lui un spécialiste du roman-cycle, c'est-à-dire de la fiction greffée sur un seul milieu, invariablement provincial, catholique et déchiré par les appels du monde profane. D'autres critiques ne se dissimulent pas combien est délicate la position d'un romancier « catholique » qui risque de s'accommoder d'une sorte de duplicité involontaire, mais parfois sensible, d'une conciliation plus ou moins laborieuse entre sa neutralité morale, sa complaisance psychologique et son attitude spirituelle, entre ses croyances religieuses et ses goûts d'artiste. Et nous-mêmes, en retrouvant cette ambiance spéciale des histoires de Mauriac, nous nous demandons toujours si la foi est, chez lui, dans son œuvre, une doctrine de vie ou une simple atmosphère, bien que nous sachions par son « Journal » que sa foi personnelle est à l'abri de l'orage.

Qui est la pharisienne ? Cette femme, mariée sur le tard à un homme qu'elle n'aime guère et ne peut rendre heureux,

(1) Éd. : Grasset.

est prise d'un désir démoniaque de conquérir des âmes à Dieu. Et ses protégés qu'elle conduit sur la voie du salut, avec quel cynisme inavouable, quel obscur instinct de tortionnaire, elle s'ingénie à les faire souffrir, en leur dispensant mille déchirements intérieurs qui sont autant de tourments et de supplices.

« C'est, dira l'un des personnages de l'histoire, une femme qui a choisi Dieu, mais que Dieu n'a pas choisie. » Le romancier la dépeint avec cette maîtrise que ses adversaires lui reconnaissent, disposant toujours de la même palette aux nuances infinies et d'une fascinante puissance de suggestion, mêlant toujours la prestigieuse poésie de ses images du Bordelais à l'âpreté mélancolique de ses analyses humaines. Il emboîte le pas à Brigitte Piau et nous entraîne à sa suite, jouant avec sa proie, feignant parfois de l'abandonner pour s'égarer sur quelques chemins de traverse, mais ne perdant jamais de vue cette créature satanique et pitoyable, qui semble ignorer que l'important « n'est pas de mériter, mais d'aimer ». Et à mesure qu'il nous montre, chez cette pharisienne, les insuffisances du cœur — qui peuvent être aussi les nôtres — je doute que l'auteur le fasse pour l'unique plaisir de dépeindre le mal, de le décrire en ses divers aspects et ses incarnations. Et dans cette œuvre amère, aux traits brûlants, ne parvient-il pas à créer plus qu'une atmosphère, à nous faire partager, son aspiration continue et douloureuse à ce monde, qui s'étend bien au delà de cette « vallée des larmes » qu'est notre vie d'ici-bas ?

Jean DUPERTUIS.

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE
DES TABACS ET TOMBACS

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU 1^{er} OCTOBRE 1942.**

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

—•••••—
Lycée Franco-Égyptien
Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets.
Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU 1^{er} OCTOBRE 1942.**

COURS MAINTENON

10, RUE CHAMPOLLION. — Tél. 43550

Rentrée : 7 Septembre 1942

Section anglaise : Cambridge Junior et Senior
(même pour section française)

Baccalauréat 1^{re} et 2^e parties (Philosophie)

Cours complémentaires

Toutes classes primaires C. E. P. Jardin d'enfants moderne

Anglais même pour débutantes

Littérature pour élèves libres

Arabes et autres langues vivantes

Coupe — Couture — Arts ménagers — Sociologie

PEINTURE : classe spéciale par Prof. Tawil

Culture physique

Roof-Garden et plage d'enfants. Cours de perfectionnement

DEMI-PENSIONNAT

Les inscriptions sont reçues de 9 h. a. m. à 1 h. p. m.
et de 4 à 6 h. p. m.



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45576. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

—◀ Rentrée 5 octobre 1942 ▶—

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.